

SURVIVRE et Vivre

4frs

N° 19



U
Z
D

J
A
Z
Z
C
O
Y

F
I
N
E
D
E
C
E
L
L
E
N
O
M
I
E
P4

U
N
F
I
L
M
9

E
N
C
O
U
T
E
P3
D
A
P
O
T
H
I
C
A
I
R
E

S
E
R
I
E
S
A
L

C
O
M
M
U
N
I
C
A
T
I
O
N
S
P30
M
P
S
F
I
L
M
S
R
E
P
R
E
S
E
N
T
E

L
E
B
A
T
E
A
U
E
T
J
U
L
I
E
P32
C
E
L
L
E
N
O
M
I
E

C
O
R
R
E
S
P
O
N
D
A
N
C
E
P11

P
O
S
T
-
S
U
M
M
E
R
P24

R
I
V
O
U
P
P
E
R
I
O
D
I
C
P17
I
N
C
E
R
T
A
I
N

P
A
S
S
E
D
E
C
O
M
M
E
N
T
A
I
R
E
S

L
E
M
Y
S
T
E
R
E
S
O
C
I
A
L
R
E
S
E
P
A
R
I
S
S
I
T
P21

U
N
E
H
I
S
T
O
I
R
E
P1

VOUS ÊTES
ICI *

UNE HISTOIRE

Le ralentissement du rythme de parution du journal, le changement de ton d'une livraison à l'autre, rendent sans doute utile une description de notre itinéraire depuis le n° 16, au moins quelques points de repères.

La critique de l'écologie - telle qu'elle figure dans le n° 16 - nous avait sensibilisés à la question du «contrôle», qu'une bonne part de nos articles ont analysé - dans la médecine, la psychiatrie, les fichiers informatiques, et dans l'urbanisme - Analyse, si l'on veut, des formes modernes de répression sociale. Parfois, ces formes appelaient d'elles mêmes leur critique pratique : Ainsi la démesure et l'équivalence qui se lisent sur les tours de la Défense nous semblent porter en germe leur destruction festive. Nous n'avons pu échapper cependant aux pièges de ce genre de critique, qui devient vite paranoïaque, investissant l'état d'une cohérence qu'il n'a pas ; Témoins les références à «1984» qui émaillaient le n° 18.

Autre piège : nos protestations contre le contrôle se faisaient implicitement au nom d'une «liberté individuelle», dont dans nos textes «positifs» «La loi des marginaux», «La Dissidence» nous montrions les limites. Il était clair pour nous qu'il s'agissait de bien autre chose que de demander à l'Etat de nous laisser respirer, aux diverses machines sociales de desserrer leur étreinte, mais ce n'était pas lisible dans tout ce que nous avons écrit. A trop porter son attention aux centres du pouvoir, plutôt qu'à ce qui va contre, le pouvoir apparaît tout puissant, et la révolte individuelle.

Survivre et vivre a surtout vécu de la critique de la science et de l'écologie. Sur ces deux points, il nous faut bien dire où nous en sommes aujourd'hui

L'écologie

On peut voir dans le refus des centrales nucléaires, une réaction viscérale à l'implantation d'un engin inconnu, et donc le signe d'une vérité réjouissante qui est que plus personne ne fait confiance à l'Etat, et qu'il y a un point au-delà duquel tout auréolé de puissance, de progrès économique et scientifique qu'il s'annonce, il est prié de faire ses valises. Un peu comme au Larzac.

Quant à l'écologie elle-même, elle est entrée dans la problématique du pouvoir et il n'y a pas plus à en dire que de la balistique ou de la prévision à moyen terme. L'écologie est cependant plus dangereuse que ces deux techniques, parce que beaucoup plus totalitaire : Nous aurons sans doute à regretter un jour l'heureux temps où l'Etat n'avait qu'à s'occuper de l'équilibre du budget, et ne s'occupait pas encore vraiment de celui de la natalité, du taux de gaz carbonique, ou du nombre de m² verts disponibles par personne active, ou encore du vieillissement de la population.

Le capitalisme est pris entre deux figures contradictoires : celle de la liberté des échanges et celle de l'Etat. La pensée écologique, qui croit faire une critique de l'économie en demandant un ralentissement de la croissance, en demandant une rationalité à plus long terme que celle du profit immédiat, bascule vers le deuxième pôle de la contradiction : l'Etat. Comme dit l'autre : «Satisfaire les vrais besoins (sic) (santé, culture, cadre de vie...) au lieu de stimuler artificiellement la demande, c'est non seulement accroître le «Bonheur National Brut», c'est aussi assainir l'économie. (RG Schwarzenberg in le Monde 26.11.74). On s'apercevra un jour de l'ironie qu'il y avait à ce qu'un groupe qui avait commencé par critiquer la science atterrisse dans un mouvement qui portait le nom d'une science.

La Science

Paradoxalement, il fallait que nous nous éloignions de la science pour sortir des impasses de la critique que nous en faisons. La radicalisation à laquelle S et V a soumis la critique de la science débouchait sur la volonté de prendre la science dans son essence, dans quelques axiomes principaux qui la fondent (Identité, logique) et de l'attaquer à ce niveau-là.

S et V attaquait ainsi, en fait, le discours de la science sur elle-même, et en son lieu espéré le plus radical, la critique de la science tournait au débat épistémologique, à la recherche d'un autre discours universel destiné à remplacer la science. Comme il n'était pas question de revenir à la religion, cet autre discours, cet autre mode de connaissance, restaient à venir, idéels, sans que quoi que

ce soit puis en signaler l'émergence dans la société présente : la boucle était alors bouclée, chercheurs autonomes d'une autre vérité, ces critiques de la science étaient des scientifiques; Comment auraient-ils évité d'être les prêtres de leur nouvelle vérité, s'ils l'avaient trouvée?

Donc, il y a eu détour. Par la dissidence, l'arbitraire et notre attention aux sociétés primitives. Ces sociétés primitives vivent sous le règne de ce qu'on appelle la pensée mythique. Un regard scientifique sur la pensée mythique montre qu'elle ne véhicule pas plus de méconnaissance que la pensée scientifique quant aux mécanismes sociaux. Simplement, elle en rajoute, elle foisonne. A l'interdit de l'inceste mère-fils, interdit essentiel elle en rajoute tout un tas d'autres «inutiles» d'un point de vue scientifique, «arbitraires». Il faut à propos de cet inutile, reprendre le retournement que Bataille opère dans la Part Maudite : Ce qui est inutile, gaspillé, perdu est en définitive le plus utile, parce que c'est lui qui donne sens.

L'important n'est pas le Vrai, c'est l'arbitraire.

Et il n'y a donc pas à opposer à la vérité scientifique une autre vérité; il y a à opposer à la vérité de quel'ordre qu'elle soit : scientifique, religieuse, psychanalytique, le foisonnement de l'arbitraire. On voit comment une telle analyse s'insère dans la problématique de la dissidence (cf n°17); comment toute problématique de la vérité fonde une société centralisée, comment l'arbitraire ouvre sur les multiples dissidences.

Telle peut être une des lectures du texte qui, dans le n°18, opposait non la vérité scientifique à une autre vérité, mais la pratique scientifique à une pratique de la découverte.

Maintenant...

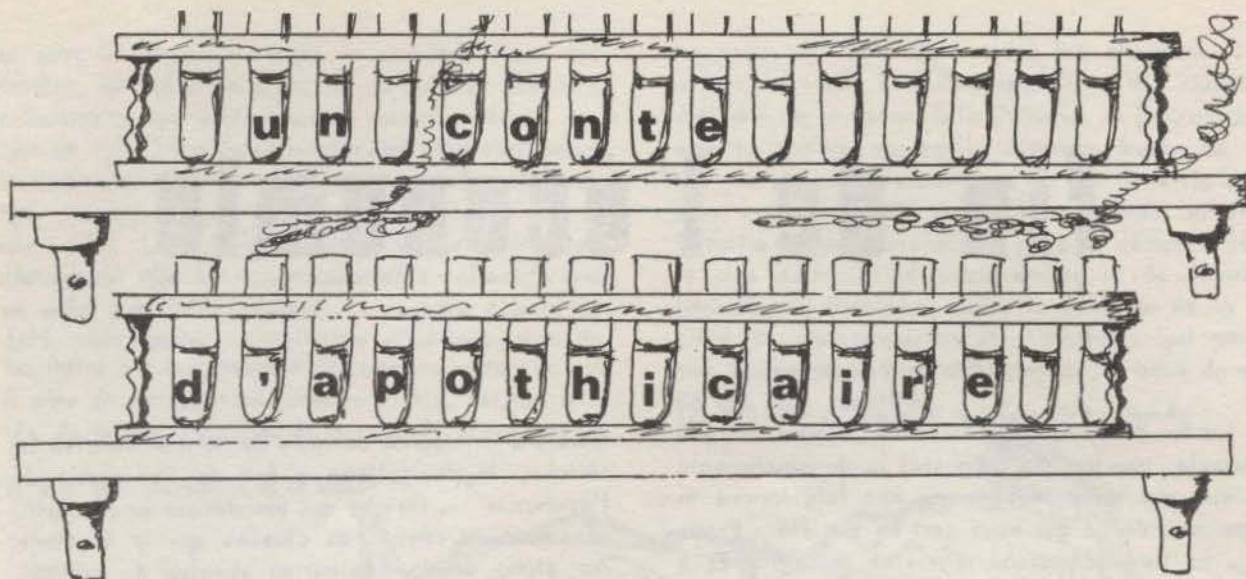
A ce point, nous arrêtons la parution de *Survivre et Vivre*. Ce numéro est, en principe, le dernier. Lassitude de ce titre, qui nous marque de catastrophisme écologique. Mais pas seulement. Ce numéro, on le verra, ne fourmille pas de textes politiques - c'est à dire programmatiques - la fiction y tient une grande place. C'est en un sens, le signe que nous ne pouvons plus parler. La parole politique est critique ou programmatique. En ces deux domaines, nous sommes devenus bien malhabiles, parce que nous ne croyons plus beaucoup aux vertus de l'un ou de l'autre discours. D'autres que nous ont fort bien montré les complicités qui lient la critique à son objet (cf «Utopie» n°9,10,11); L'époque change le statut du discours : Ce qui est dit a moins d'importance que par qui c'est dit et pour quoi c'est dit. L'autogestion, par exemple, est un mot qu'utilisent le PS et les réformateurs (1), gens dont on peut penser qu'ils réprimeraient avec une certaine énergie un mouvement ouvrier qui voudrait réaliser le pouvoir des Conseils. Autre exemple : «Changer la vie», formule vitriolée des surréalistes est devenue une formule des plus plates.

De même, Illich est moins critiquable pour le contenu de ses livres, que par la destination qu'il leur donne (convaincre les élites) (2). Dans ces conditions, une revue qui n'est pas l'affirmation d'un mouvement, qui fait de la critique ou du programme en quelque sorte «en l'air», ne fait qu'apporter sa contribution à la vaste entreprise de reconstruction idéologique en cours. La fiction est un moyen, dérisoire, de montrer ce piège de la parole. Ponge donnait, il y a déjà longtemps, ce but à la poésie : « Parler contre les paroles ». Elle est aussi, et paradoxalement, un moyen de contourner le spectacle pompeux du discours pour retrouver un peu de réel, qui est, comme chacun sait, ce qu'affrontent nos désirs : Au discours (quel ennui, ce mot) paranoïaque qu'on nous assène sur le métré, on verra que nous n'avons rien trouvé d'autre à répliquer, dans ce numéro, que les visions et les obsessions qui nous traversent quand nous y sommes. Nous aimons assez cette maladresse, puisqu'elle brouille les cartes d'un jeu que le pouvoir s'efforce de distribuer de façon stable : ici littérature, ici politique, ici écologie, ici économie.

A la critique, au programme, nous avons opposé l'Affirmation; (cf la Dissidence n°17; La mort l'affirmation n°18...) Mais l'affirmation ne relève pas de la même écriture que la critique, sauf à tomber dans l'idéalisme. Dire « Voilà ce qu'il nous importe de vivre » et le décrire, fait fi de la précarité, de l'errance d'une pratique affirmative qui sans cesse se pose contre, ou à côté, ou à travers les gestes de la reproduction sociale. A la limite, cela peut virer au prophétisme : « Voilà, ce à quoi je vous appelle à vivre » (cf dans ce n°, le compte rendu du livre de Clastres). Pour dire l'Affirmation, une autre écriture, circulant autrement, est nécessaire. Nous en avons fait l'expérience, en négatif, ne pouvant nous résoudre à rendre compte dans ce journal des moments qui, dans notre pratique, pouvaient s'en approcher. Ainsi, cette cure de silence. Silence public. Nous continuerons à écrire, par d'autres voies, affiches publiques, textes ronéotés circulant parmi ceux avec qui nous nous sentons des affinités, c'est à dire aussi ceux d'entre vous qui nous en auront fait la demande. Bien sûr, ceci veut aussi dire que le groupe dit «S et V» continue à se réunir dans les mêmes conditions que par le passé, avec seulement une pratique et une parole qui ne passeront plus par ce journal.

NOTES (1) cf le dernier livre de MM Ferniot Jean et Albert Michel.

(2) Où sont les convives, Illich? S et V n°18. De même encore, il convient surtout de se demander ce que défend tel ou tel écologue. Quels rapports sociaux se cachent derrière la «Nature» que défend tel ou tel? Quel rapport au savoir chez tel prof qui se met au service de la lutte antinucléaire ou anti-agriculture chimique? etc...



Au début, personne ne s'en aperçut. Simplement, les convalescences se prolongèrent, les rechutes se firent plus fréquentes, les crises plus rapprochées. Les médicaments perdirent peu à peu leur semblant d'activité, à la grande joie des laboratoires qui s'empressèrent de lancer de nouvelles formules plus coûteuses.

Les bilans statistiques révélèrent une augmentation rapide de l'absentéisme, la Sécurité Sociale dut abaisser le taux de remboursement. Tout cela fut d'abord mis sur le compte de la mauvaise volonté des gens. On stigmatisait la paresse, l'oisiveté mère de tous les vices, d'autres suggérèrent de donner aux entreprises un visage plus humain. Le phénomène était pourtant mondial et l'extension inhabituelle des épidémies dans les pays sous développés émut l'opinion internationale : elles touchaient également les quartiers riches et européens.

Le cri d'alarme lancé par les savants du monde entier ne reçut un écho que lorsque des affections, jadis parfaitement bénignes, ne guérissant plus transformèrent des populations entières en misérables grabataires. Il n'était plus exceptionnel de succomber d'une grippe carabinée, le moindre bouton était recensé par les inspecteurs de la médecine préventive et son malheureux propriétaire purgeait une quarantaine d'office. Tous les crédits se reportèrent alors sur la santé, toutes les usines se recyclèrent dans la seringue, le bistouri ou la poire à lavement. Pour que chacun puisse se soigner lui-même, les programmes scolaires furent remplacés par une formation médicale accélérée. Dans les rues, à part les couloirs réservés aux corbillards, seules les ambulances circulaient encore. Les livres, les films, les journaux, toute l'activité humaine se dirigeait vers un seul et même but : guérir. Parallèlement à la science officielle, de nombreuses sectes apparurent, affirmant soigner les piqûres d'insectes par des décoctions bizarres, la constipation par l'exercice fréquent des prières et des génuflexions, les maux de tête par le port de béret chinois ou de chapeau hanté.

Les conflits internationaux cessèrent. Tous les pays conjuguèrent leurs efforts amaigris pour combattre l'horrible calamité. En vain. Un jour, le Président des Nations Unies éternua en plein Conseil Mondial de la Santé : toute une génération de hauts fonctionnaires succomba, atteinte par les miasmes fatals du numéro 1. Monsieur Darty Real, espérant des lendemains plus hygiéniques, se fit hiberner dans un immense congélateur ultra moderne. Mais personne n'osa suivre son exemple après que le groupe « A Malaise Egal, Remède Egal » en eut détruit le circuit de refroidissement automatique.

C'est vers l'année 3333 qu'un comportement étrange apparut chez des malades non traités. Depuis longtemps, toutes les thérapeutiques avaient prouvé leur inutilité mais les savants les avaient maintenues obligatoires déclarant qu'elles rassuraient les patients et que de toute façon il n'y avait rien d'autre à faire. Cependant, un certain nombre de malades les avaient abandonnées soit par lassitude, soit par dégoût, soit par quelque obscure raison née de cerveaux enfiévrés. Ils ne fréquentaient plus les hopitaux bondés, ils s'éparpillaient dans la campagne comme la mauvaise herbe dans un jardin abandonné, ils hantaient les rues de la cité, fébriles, crachant et dégoulinant de pus, parfois poursuivis par la police sanitaire, parfois se rassemblant dans de sordides cloaques où l'Ether jamais ne posait son pied léger.

Leur attitude surprit et inquiéta les « Traités » et les experts psychologues : rejetés par la société, sans médicaments, sans surveillance médicale, sans réanimation, ils riaient, ils riaient, ils éclataient de rire autant que de germes virulents. Ils mouraient comme les autres, sans doute plus vite, étranglés dans un dernier soubresaut, étouffés par un dernier pouffement, mais ils riaient, ils riaient de leurs douleurs et de leurs tares, ils riaient par leurs innombrables faces hilares et le rire, aussi, était contagieux; ce fut la pire et définitive épidémie, ils mouraient de rire.

fin de l'économie

« Fin de l'économie! »

Affiches I.S. mai 68

1 - La fin de l'économie travaille, comme un rêve informulé, une pléiade de gestes ou de mouvements sociaux qui traversent comme des fulgurances le corps mou de ce qui nous sert de société : Pratiques ou Revendications ouvrières indifférentes à la viabilité économique de ce qu'elles posent ou réclament; Pratiques de dilapidations et gaspillages divers; Refoulement de fait de l'économie dans les communautés....

2 - Nous sommes encore dans l'économie. Elle revient au galop sur chacun des gestes cités plus haut. Et pourtant, d'une certaine façon, nous n'y sommes déjà plus. Tout se passe comme si l'Etat lui-même organisait la fin de l'économie.

3 - La question serait alors : Quel au delà de l'économie ? Totalitaire ou libre ? Les échanges échapperaient-ils à la marchandise et à l'argent, pour tomber dans une autre régulation despotique ? Devons nous considérer le capitalisme comme un moment particulier de la grande figure violente et centralisatrice de l'Etat, au lieu de voir dans l'Etat un instrument du capitalisme ? Quels échanges, dès maintenant, subvertissent et la domination de l'économie et celle de l'état ?

Monstration.

L'Etat, l'économie et la critique mènent un étrange ballet. Dans sa première phase, l'Etat capitaliste occulte ses déterminations économiques; La critique révolutionnaire, alors, les dévoile, use du papier et des hommes pour montrer que la guerre de 14 ne se fait pas au nom des grands principes mais au bénéfice des trusts. Les U.S.A. entraînent actuellement leurs marines pour une guerre qui s'appelle « du pétrole » dans la bouche de tout le monde : A un stade où les lois cachées de l'économie régissaient un pouvoir politique, indépendant d'elle, a succédé un stade où les lois cachées de la reproduction sociale régissent un pouvoir qui se veut avant tout pouvoir sur l'économie. Cela peut très bien se lire dans une optique

marxiste : A force de faire de la marchandise un fétiche, le capitalisme a fait de l'ensemble de l'économie un fétiche qui maintenant masque efficacement la réalité de classes qui le soutient. Au stade de la domination absolue du capital, l'économie est effectivement devenue « l'affaire de tous » et, pourrait on dire, la seule « affaire de tous ». Pourtant, la critique s'engue : il ne lui reste plus à dénoncer que les « super-profits », les « ententes illégales » des compagnies pétrolières, c'est à dire à leur reprocher de ne pas jouer fair play le jeu d'une économie bien conçue. Une conception elle-même économiste de ce que cache l'économie (les trusts, la bourgeoisie monopoliste, la classe ouvrière...) reste prise au piège du fétichisme de l'économie, et ne peut plus offrir d'alternative. Nous vivons en ce moment une période très intéressante où la machine économique se grippe. Nous assistons à une revalorisation de l'économie (au deux sens du mot) : comme l'Economie avec un grand E visait l'abondance et allait contre l'économie avec un petit e (foin de l'épargne, il faut que ça circule) la situation ne manque ni de contradictions ni de piquant.

La critique dite « communiste » s'acharne beaucoup sur Mansholt et les tenants de la croissance zéro, ce qui est parfaitement normal puisque ces gens là, très dangereux au demeurant, scient la branche sur laquelle elle est assise. Marx avait prévu pas mal de choses, mais pas que le capitalisme pourrait être amené à réduire volontairement son expansion. Il ne sert à rien de reprocher à ces gens de faire, en quelque sorte, « de la crise, vertu », le capital n'a jamais procédé autrement pour se transformer.

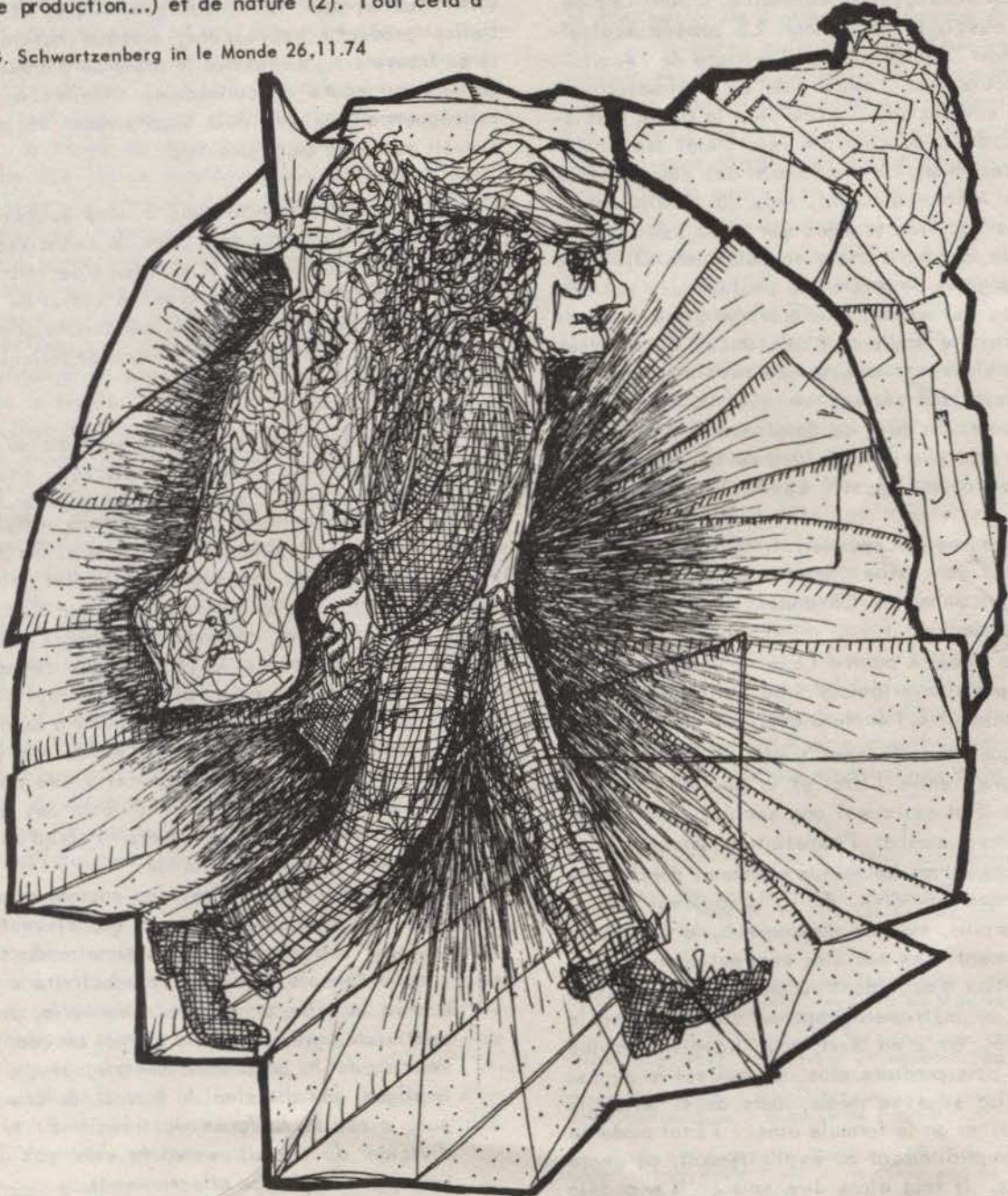
Reste que la réponse à la crise emprunte deux voies contradictoires : Un retour en force à « l'âge éthique de l'économie politique » selon la formule « d'Utopie », sous forme d'appels dramatiques à l'union sacrée, d'une part, et d'autre part, branché sur l'agitation écologique, une tendance à diminuer

la part de l'économie dans la société. Pour les tenants de cette solution, le calcul est simple ; « Satisfaire les vrais besoins (santé, culture, cadre de vie...) au lieu de stimuler artificiellement la demande, c'est non seulement accroître le « Bonheur National Brut », c'est aussi assainir l'économie. » (1) Les économistes sociaux-démocrates découvrent que les investissements collectifs ont un effet anti-inflationniste, et un petit copain de JJSS veut fonder la politique d'aménagement du territoire sur les « besoins de commune nature » c'est à dire de communauté (petites villes, petites unités de production...) et de nature (2). Tout cela a

(1) R.G. Schwartzberg in le Monde 26,11.74

un petit côté « An 01 » tout à fait charmant. Tout à fait charmant. Tout cela sent aussi très mauvais. J'ai été me promener à la Défense, et je crois bien que je préfère encore la démente froide de ces tours à la raison raisonnante de ces gens-là, qu'en tous cas je refuse de choisir, comme autrefois Bataille et quelques autres entre la démente sénile des démocraties occidentales et la démente juvénile du fascisme, entre la démente de la société de consommation et l'idéologie qui anime ces humanistes, psycho-écologues, à base de par-

(2) M. Albert « L'impératif résidentiel » Le Monde



ticipation, de satisfaction des vrais besoins, de «communication», de libre expression (y compris du corps, pourquoi pas ?) et de coexistence pacifique des différences dans la réalisation de l'idéal commun : l'homme. D'Illich à Rocard, en passant par Isabelle, la nouvelle social démocratie est née. Elle est notre ennemie autant que l'autre. Il y a quelques raisons de craindre la fin de l'économie telle que la réclamant ces gens : Le capitalisme est pris entre deux figures contradictoires, celle de l'Etat, territorialisé, figé et celle de la liberté des échanges, du commerce. L'Anti Oedipe, d'autres aussi, le soulignent. La pensée écologique, qui fait ou croit faire une critique de l'économie, bascule vers l'autre pôle de contradiction : l'Etat. L'écofascisme incline vers la figure fasciste de l'Etat; L'écocontrôle vers l'état technocratique et rationnel; Le mouvement des communautés au moins idéologiquement, vers la multiplication de petites sociétés fermées sur elles mêmes dans leur vallée, autant d'Etats en puissance (3). Il ne serait pas grave de croire que produire des salades biologiques est une critique pratique du capitalisme et que produire seulement des «biens durables et indispensables» est une utopie révolutionnaire si cela n'était précisément ce que le capitalisme nous prépare. On peut se demander si les communautés ne sont pas l'image libre de la réalité asservie de la société (post?) capitaliste de demain.

Autre chose que l'économie...

Il nous faut donc aller chercher ailleurs que chez Mansholt ou dans les Cévennes une image de la fin de l'économie.

Dans « La Société contre l'Etat », P.Clastres défend une position originale : Le politique est premier par rapport à l'économique, les coupures que l'économique installe sont produites par une première coupure entre l'Etat et la Société. Une société sans Etat est aussi une société sans économie. Clastres combat l'appellation «économie de subsistance» qu'on donne aux systèmes d'échanges primitifs; ces sociétés, dit-il, produisent bel et bien un surplus, mais le «dépensent», le détruisent somptuairement. Ces sociétés sont antiéconomiques en ce qu'elles n'accordent aucune valeur au travail et que si un instrument apparaît qui augmente la productivité on s'en sert pour travailler moins plutôt que pour produire plus - ce qui est la sagesse même. La sagesse même, mais aussi un choix économique, si on le formule ainsi : l'Etat moderne pratique, implicitement ou explicitement, ce genre d'arbitrages. Il faut alors dire soit qu'il y a déjà

de l'économique dans les sociétés primitives, soit qu'il n'y en a pas mais pour une autre raison : Poser ce choix, le formuler, serait de l'ethnocentrisme, il ne viendrait pas à parole, à conscience des sauvages, parce que l'idée même de production (implicite dans «produire plus») leur serait étrangère.

Baudrillard, dans le Miroir de la Production, nie que l'on puisse trouver une sphère productive autonome, si réduite soit-elle, dans certaines sociétés primitives et en Grèce Ancienne : il y a une activité rituelle, dont la fin est symbolique, et dont l'effet productif est second, presque hasardeux; il se trouve simplement que le geste de planter des graines au cours de cérémonies rituelles a pour conséquence que des épis apparaissent au même endroit quelques mois plus tard.

On sait que nous n'avons pas à nous gausser de tant de naïveté puisque chez nous, la connaissance du processus technique de production s'accompagne d'une méconnaissance du processus social de production, que Marx pointe par le mécanisme occulte de la loi de la valeur et sous le terme de fétichisme de la marchandise.

Ces sociétés donnent l'image d'un système où les biens matériels sont donnés par surcroît, comme résultat parmi d'autres d'une activité sociale foisonnante - représentée et vécue par eux religieusement, à vivre par nous d'autre manière. On peut lire ce «par surcroît» comme un simple effet de méconnaissance : ça arrive forcément par surcroît puisqu'on ne voit pas comment ça arrive. En fait, la distinction n'est pas là (les indiens connaissent si j'ose dire que ça va arriver, et c'est l'essentiel) mais dans le fait de savoir s'il y a ou non, activité productrice séparée, c'est à dire s'il y a un volume autonome de production, c'est à dire aussi si ce qui est vécu, produit c'est d'abord des gestes sociaux ou d'abord des objets. Puisqu'aussi bien, comme le disait un camarade :

« Tant qu'il restera dans une société un volume de production, comme ça, il restera toujours une productivité, pas une production pure et simple, mais une productivité c'est à dire la prise en compte rationnelle, perspective, prévisionnelle et tout ce que tu veux... de la production sociale; et ça, ça implique une division du travail. Salaire ou pas, c'est là la forme du travail. Et si la division du travail reste, je vois pas que grand chose change effectivement... »

Marx, le travail, le temps.

Qu'une société n'isole pas, n'autonomise pas sa production matérielle est pour nous une chose incroyablement difficile à nous représenter. A l'inverse, Marx écrit une utopie très «proche»:

« Economie de temps de travail signifie augmentation de loisirs pour le plein épanouissement de l'individu qui, puissance productive suprême, réagit d'autant plus sur la force productive du travail (...) Le travail ne peut devenir un jeu (mais) le temps libre - loisir et activité supérieure - aura naturellement transformé son possesseur en un sujet différent, et c'est en tant que sujet nouveau qu'il entrera dans le processus de la production immédiate. (...) Les individus se renouvellent eux mêmes dans l'acte de renouveler le monde de richesses qu'ils créent.»

A lire nos braves écologues qui critiquent Marx, sur la gauche croient-ils, du haut de quatre siècles d'idéalisme humaniste, on croirait Marx essentiellement préoccupé du bon développement des forces productives. Ce texte a donc l'avantage de remettre Marx - et du coup ses censeurs - à leurs places respectives, en montrant où se situe réellement l'ambiguïté de Marx quand à la question du travail et de la fin de l'économie : Il y a, dans ce texte, homologie profonde entre la production immédiate et la production de la société, entre les renouvellements des richesses et le renouvellement de la société. Car si les individus se renouvellent «dans l'acte de» renouveler un monde de richesses, alors ils se renouvellent comme se renouvelle ce monde de richesses. Fondamentalement, ici, l'individu se produit et se transforme comme le travail produit des richesses et transforme le monde. Marx conjure ici - et ce n'est pas une mince question - l'arrêt du temps, la fin de l'histoire. De là, la différence irréductible de son projet avec le monde immuable et le temps cyclique des sociétés primitives, du travail qui transforme le monde avec une activité «productrice» qui vérifie l'ordre symbolique et rituel du groupe sauvage (4)

Force est de constater que nous sommes ailleurs que dans cette alternative, en tous cas balancés entre ses termes. Ceci pratiquement, et non par une utopie bien ficelée qu'on pourrait ranger entre les deux autres. Le temps cyclique, l'immobilité contredisent toute une mobilité de nos vies, de nos amours, travaux, discours et théories. A l'inverse, l'attention à la jouissance, à l'émotion d'un moment nous éloignent de la production de l'individu, du temps historique aussi.

Il s'agit d'autre chose ici que de savoir s'il convient ou non de se donner des buts : le texte de

Marx est profondément matérialiste, il ne fait appel à aucun ailleurs, seul existe le (la) geste infini(e) de la production de l'individu et de la société par eux mêmes.

Mais tout se passe comme si ce geste, ce processus lui même nous était devenu étranger, précisément d'être calqué sur l'économie politique - et de ce fait sous tendu par une problématique idéaliste : Un idéalisme de l'économie politique, en quelque sorte.

De l'inimaginable ...

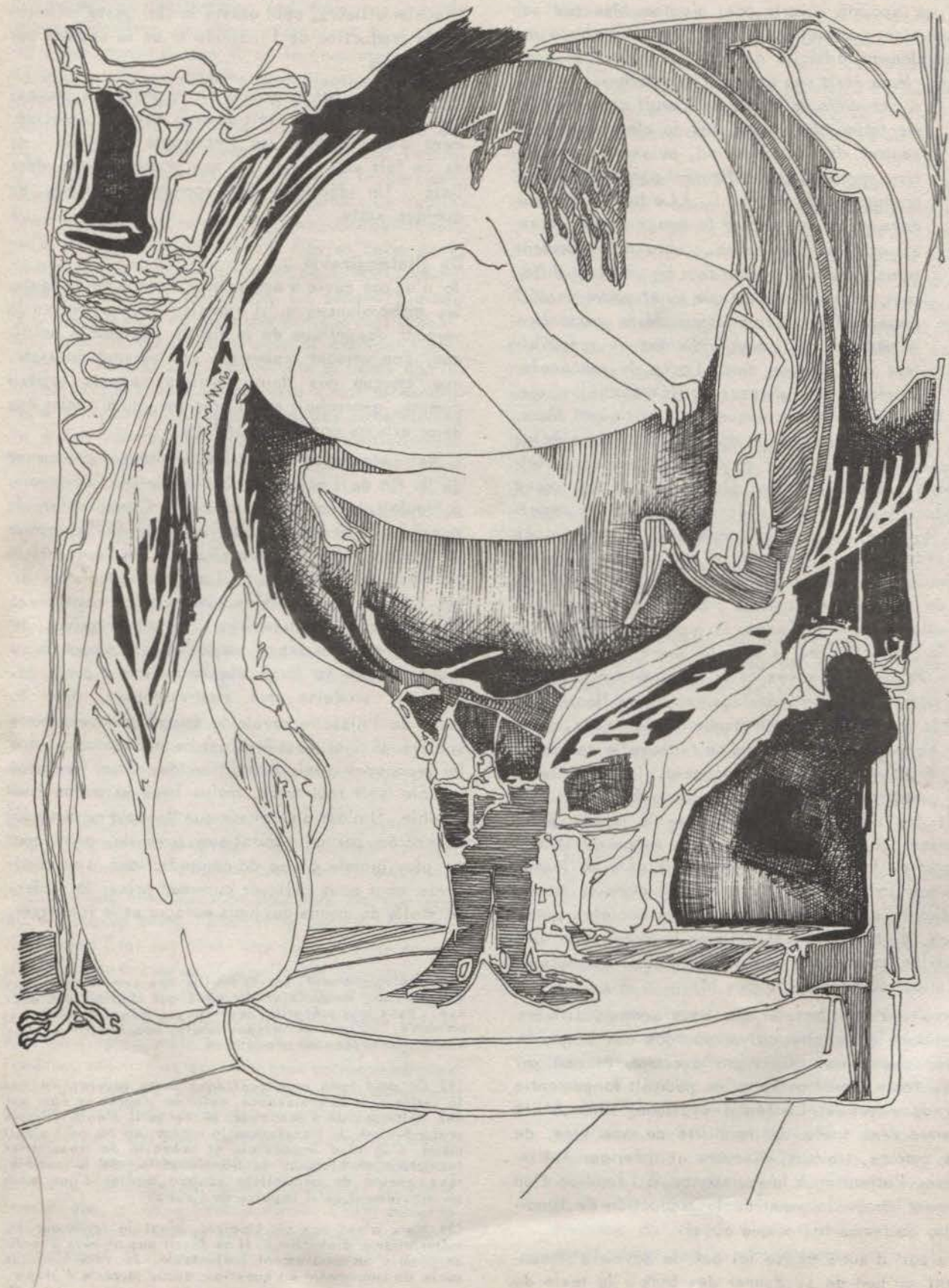
Je n'ai pas envie d'éousser l'errance de ce texte, les ambivalences qu'il signale; Nous avons vu le versant despotique de la fin de l'économie politique, son versant «sauvage», son versant marxiste, que chacun des deux derniers aspects rendait compte, approchait notre pratique, qu'à aucun des deux elle ne pouvait se réduire.

Il est sans doute impossible de dresser une image de la fin de l'économie. Sur la fin de l'économie, à vouloir la saisir directement, l'imagination, la pensée s'énervent. En ce moment, où le capitalisme n'en finit pas de mourir, nous voyons bien que ce n'est pas d'utopies qu'il accouche, mais de rêves fébriles, impossibles, énervés (en conservant l'ambiguïté du mot:excités - et aussi privés de nerfs). Peut être est-ce normal qu'au moment de sa jeunesse, de sa force une formation sociale déterminée produise des contre-utopies, dont la suite de l'histoire révèle la complicité avec cette société là - et peut-être est-ce normal aussi que le processus réel d'abolition de cette formation sociale soit tout autre, moins beau et moins imaginable. Il n'est plus si sûr que l'utopie marxiste(5) engendrée par un capitalisme juvénile, pétri pour sa plus grande gloire de contradictions, soit pertinente pour nous indiquer comment briser la violence molle du monde qui nous entoure et le renverser.

(3) Idéologiquement, car la réalité des communautés est ailleurs que là où la voient ceux qui idéologisent dessus : dans leur précarité, les voyages fréquents de leurs membres, ... tout un versant labile, occulté par un discours néo-paysan ou néo-artisan.

(4) On peut faire remarquer dans cette perspective que la critique de la croissance, celle du progrès ne sont pas des critiques de l'économie, en ce qu'il s'agit toujours profondément de transformer la nature, en ce qu'il s'agit même d'un rêve impossible et imbécile de transformer la nature en bloquant la transformation de la société, rêve apeuré de capitaliste voulant arrêter d'une main un mouvement qu'il impulse de l'autre.

(5) Marx n'est pas un utopiste, c'est le fondateur du matérialisme dialectique. Il ne décrit pas un rêve à réaliser, mais un mouvement inéluctable. Je sais bien. Je parle du mouvement en question, quand je parle d'utopie.



UN FILM

La caméra se déplace sur les photos de manière à faire vivre la manifestation comme un corps à multiples zones de jouissance. On voit des morceaux de la manifestation apaisées, épuisées; d'autres, en pleine jubilation, excitées, s'excitant. La Caméra nous donne, physiquement, la sensation d'une onde de jouissance qui se propage sur le corps de la manifestation comme un long frisson de plaisir, qui la parcourt.

Plusieurs slogans, toujours chantés, se mêlent et se répondent; il n'y a pas unanimité, unicité, il y a une multitude liée par la jouissance qui naît d'elle. Il n'y a aucun plan général montrant des milliers de gens, anonymes, mais une succession de plans rapprochés : on distingue toujours le corps, le visage de chaque homme, chaque femme présents. On n'a pas l'impression d'une masse nombreuse qui avance et de laquelle émane une grande puissance, il s'agit plutôt d'une fluidité intense, dans laquelle chacun est présent à sa manière.

Plusieurs plans sur des manifestants ruisselants de pluie, leur visage est épanoui.

Inséré parmi les premiers plans de la manifestation, un flash représentant deux corps nus, allongés, légèrement enlacés, vivants et immobiles, ce n'est ni dormir côte à côte, ni s'étreindre passionnément.

Après les slogans, répercutés, multiples. On entend, en off, des bribes de phrases, une voix de femme raconte

- Cette fois-là, j'ai fait l'amour avec des milliers de filles, avec des milliers de gars qui étaient là . . . à chacun je pouvais dire, tu jouis et ça me concerne, je jouis de la jouissance, je sentais mon corps, à moi.. ce n'était pas la fusion, mais pour la première fois je ne me suis plus senti discontinu, pour la première fois j'ai senti que j'avais un lien social, avec les autres. Après j'ai cherché à retrouver cela, c'était évident je me suis cassé la gueule; l'erreur c'était de vouloir réjouir comme la première fois, mais cela a laissé une marque, dans moi, qui travaille. Fondu enchainé qui nous fait passer des derniers plans de la manifestation aux deux corps nus déjà vus en flash.

Continuité du son, la voix off, c'est la voix de la femme que l'on voit maintenant. Pendant qu'elle raconte, ils se caressent, par moments, sans empressement, intensément. On cadre, serrées, des parties de leurs corps.

La femme off

- l'impression que j'ai eu, c'était ...merde, comme ils sont beaux! moi aussi, et puis je ne restais pas toujours à la même place; A certains moments, à certains endroits, c'était une excitation intense, physique, profonde, on courrait enlacé, saoul, conscient, et puis ailleurs on était essoufflés, épuisés, apaisés... et brusquement il devait être 7h, il s'est mis à pleuvoir, brutalement, comme un coup, il y a presque eu un silence, et alors que d'habitude la pluie ça me fait rentrer les épaules, là, au contraire, on s'est tous ouvert

et je ne sais pas ce qui s'est passé, on est tous devenus fous, on était mouillés jusqu'aux os et on s'est mis à chanter, à courir, et puis un gars à côté de moi s'est mis à chanter ALBERT SIMON TRAHISON ! METEO NATIONALE, METEO DU CAPITAL! Ils rient, elle est essoufflée, elle repose sa tête sur le torse de l'homme. On cadre sa main qui caresse le buste de l'homme, inlassablement, il semble que les doigts, la paume, touchent à peine la surface de la peau et pourtant on sait qu'ils vont bien loin en profondeur. On entend, en off, la voix étouffée de l'homme, comme des bribes de sa pensée.

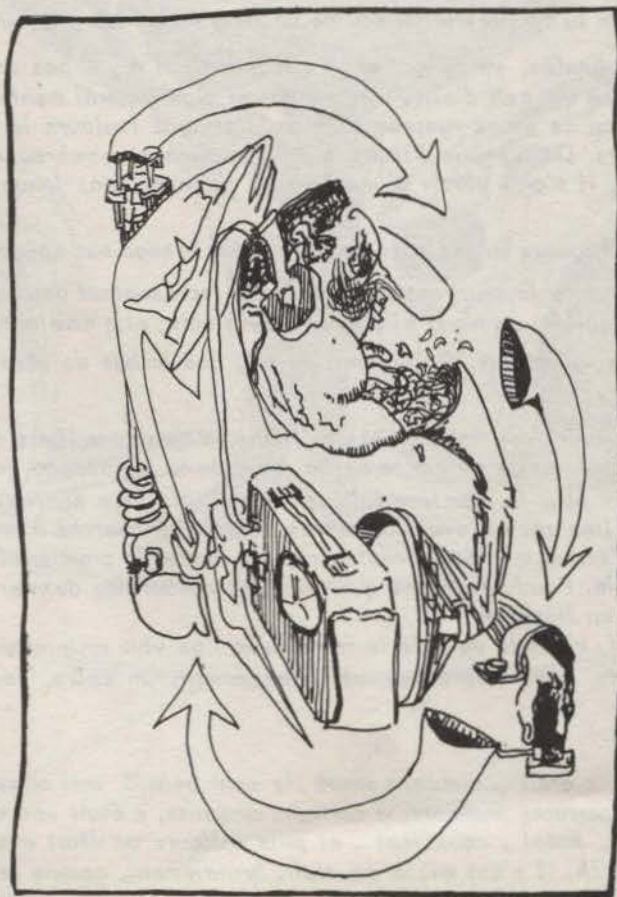
- On n'est plus une bitte qui viendra se fracasser contre le mur du Capital... De sa place... dans un coin de la société, caresser ce coin, le caresser encore et le faire jouir.

Par un panoramique lent on quitte la main de la femme, on remonte le long du cou et on cadre le visage de l'homme, étendu sur le dos il regarde vers le haut.

L'homme (en off des bribes de sa pensée)

- faire lâcher ses résistances, faire lâcher mes résistances, prendre une partie du corps de l'autre et le cultiver... Distendre les rapports sociaux... les dissoudre... en créer d'autres, créer une autre réalité... changer le temps.

**FRANCO
GOUVERNE -
T - IL
ENCORE ?**



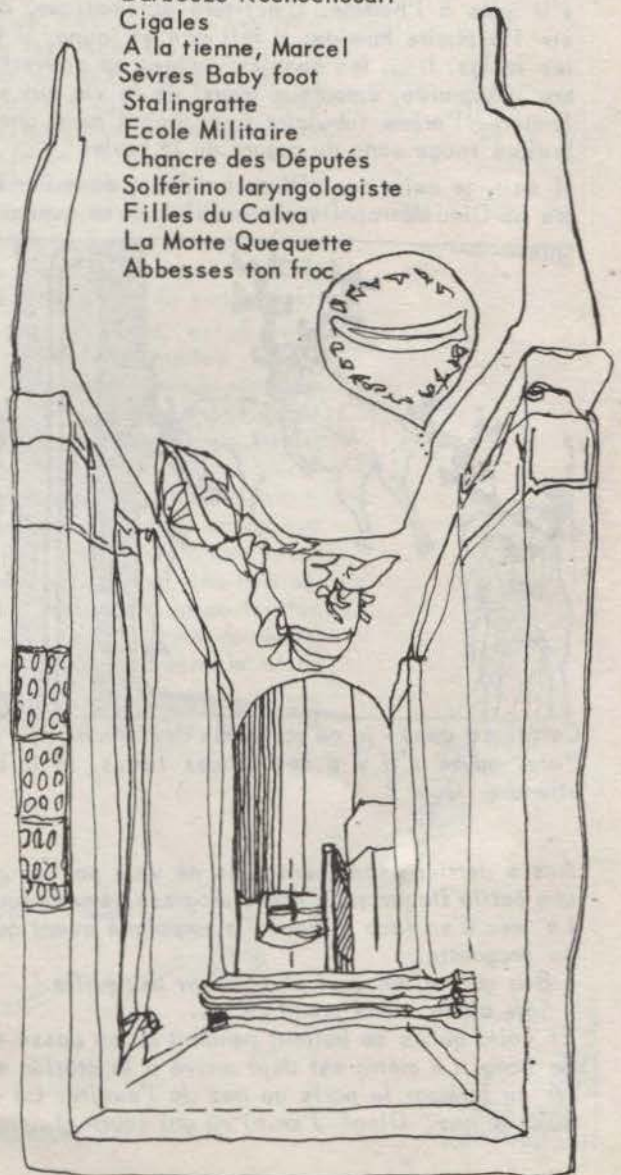
CORRESPONDANCE

Introduction : Les médias affirment que le métro est hanté en permanence d'assassins, il est en tout cas, depuis peu, hanté de flics. Dans ces circonstances, il nous a paru utile de parler du métro réellement - c'est à dire comme d'un endroit où nous éprouvons diverses sensations. On considèrera l'ensemble qui suit, tout incomplet et disparate qu'il soit, comme un antidote.



Stations :

Barbouze Rochechouart
Cigales
A la tienne, Marcel
Sèvres Baby foot
Stalingratte
Ecole Militaire
Chancre des Députés
Solférino laryngologiste
Filles du Calva
La Motte Quequette
Abbesse ton froc



*J'aimerais qu'on m'explique pourquoi les métrophiles parisiens passent une part aussi considérable de leur temps en discussions infinies sur le trajet le plus rapide entre Filles du Calvaire et Denfert Rochereau, ou sur la non moins épineuse question de savoir s'il convient de monter en queue ou en tête du train, si on descend à Raspail en venant de Chevaleret. Visiblement, il se joue là un plaisir sans commune mesure avec les secondes ainsi gagnées. La part qui entre dans ces palabres de certitude et d'aléatoire, de connaissances et de chance, les place en un lieu, délicieux, intermédiaire entre la science et la magie. Je serai assez tenté d'y voir un plaisir analogue à celui du capitaliste, qui fait de l'optimisation sous contraintes, de la prévision en avenir incertain : A ce genre de jeux, gagne qui se place à la meilleure place dans la machine (économique ici, de transports là)
Un guide du métro qui répondrait à ces questions ferait notre désespoir. Pour un peu, on aurait l'impression d'y perdre de la liberté.*

On se donne rarement des rendez vous amoureux dans le métro, parce que c'est un lieu clos, hors du temps, et que nos amours de préférence se vivent dans des endroits qu'on personnalise. Ce ne sont pas des moments répétitifs, il y a toujours quelque chose de nouveau. Dans le métro, le temps n'est qu'une suite de moments répétitifs (stations/tunnels).

Le métro, c'est aussi un de nos phantasmes, celui d'avoir l'impression d'être dans plusieurs endroits au même instant. Je ne vis donc pas ce temps, le subissant. Pour moi, c'est fantastique de regarder les démolisseurs de Belleville et tac la statue de République et tac la Seine et tac le jardin des Plantes. J'ai l'impression, dans le Métro, d'être une taupe qui rentre et qui sort son museau, étonnée de voir des paysages différents à chaque fois. Nous avons besoin de nous situer et le métro est un lieu où on ne peut pas s'accrocher.

Le métro et l'adolescent timide.

Lever 6h 1/4 ... 7h - 1/4 dehors, c'est dur pour un môme, même et surtout s'il joue à l'homme. L'écriture automatique, dactylographiée, de ses pas sur l'asphalte humide; il fait noir et jaune, il fait violet sur le nez et sur les mains. Il ... les épaules voutées en couverture de coeur, quitte son ombre rassurante, amoureux transi de la vie qui s'échappe, pour le tunnel de lumière, l'arène tubulaire : un regard mou, une pupille bleu acier, et la brûlure rouge sang du regard de la foule.

Il sait, je sais, que s'il se bat bien, dans une heure au plus tard on remettra au Dieu Métropolis ses oreilles et sa queue.



**LA STATION
RENNES
EST FERMÉE
AU PUBLIC
ATTENTION!
ATTENTION!**



Certains gens - je ne parle pas des clochards - semblent attendre une rame. Puis, même s'il y a des places libres, la laissent repartir, continuent à attendre. Quoi ?

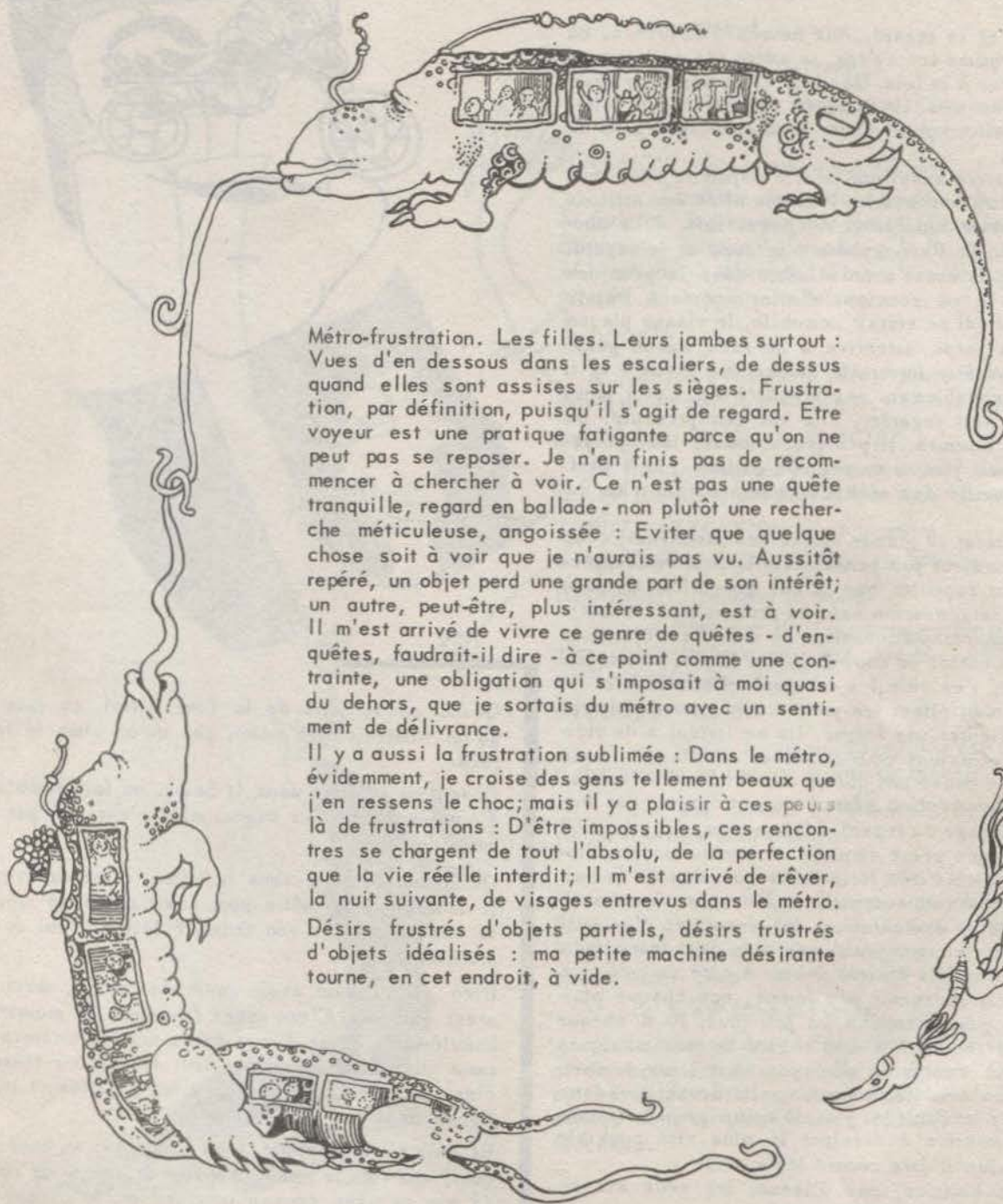
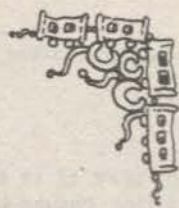
Assis derrière son journal, je ne vois pas sa gueule mais d'un coup juste une petite flaque qui s'étend progressivement sous la banquette... Saligaud !! Le mec d'en face indigné l'a empoigné avant qu'il ait le temps de refermer sa bragette.

- Ben quoi si on peut plus pisser tranquille !
- Sale clodo, tiens prend ça ! ...

Et voilà qu'ils se battent pendant qu'on passe sur le pont Bir-Hakeim. Pas de sang. Le métro est déjà arrivé à la station et le clodo réussit à se barer en fermant la porte au nez de l'excité. Là dessus il lache un méchant pied de nez. Ding! J'en ai vu qui sourient...



Le métro tranquillise : A lui tout seul, il fait que, dans Paris, on ne peut pas se perdre.



Métro-frustration. Les filles. Leurs jambes surtout : Vues d'en dessous dans les escaliers, de dessus quand elles sont assises sur les sièges. Frustration, par définition, puisqu'il s'agit de regard. Etre voyeur est une pratique fatigante parce qu'on ne peut pas se reposer. Je n'en finis pas de recommencer à chercher à voir. Ce n'est pas une quête tranquille, regard en ballade - non plutôt une recherche méticuleuse, angoissée : Eviter que quelque chose soit à voir que je n'aurais pas vu. Aussitôt repéré, un objet perd une grande part de son intérêt; un autre, peut-être, plus intéressant, est à voir. Il m'est arrivé de vivre ce genre de quêtes - d'enquêtes, faudrait-il dire - à ce point comme une contrainte, une obligation qui s'imposait à moi quasi du dehors, que je sortais du métro avec un sentiment de délivrance.

Il y a aussi la frustration sublimée : Dans le métro, évidemment, je croise des gens tellement beaux que j'en ressens le choc; mais il y a plaisir à ces peurs là de frustrations : D'être impossibles, ces rencontres se chargent de tout l'absolu, de la perfection que la vie réelle interdit; Il m'est arrivé de rêver, la nuit suivante, de visages entrevus dans le métro. Désirs frustrés d'objets partiels, désirs frustrés d'objets idéalisés : ma petite machine désirante tourne, en cet endroit, à vide.

Vision : Le Métro plongé dans le noir, seules les publicités sont faiblement lumineuses . . .



Le sexe et le regard. Aux heures d'affluence, où j'afflue comme les autres, le métro est un lieu tendu et morne à la fois. Des fois, il me semble y avoir au long de mes 19 stations qu'une longue fuite, un long effort pour n'être confronté au regard de personne.

Mais il arrive aussi que dès le départ je sente que cela va être impossible. J'adopte alors une attitude d'observation enfiévrée. A chaque fois, deux choses dominant l'atmosphère : le sexe et le regard. Le sexe, il est d'abord visible dans la peur des femmes. Je me souviens d'elle, montée à Palais Royal, et qui se serrait immobile, le visage plaqué contre la paroi, attentive à ne faire aucun geste qui puisse être interprété comme une invite - et il ne faut probablement pas grand chose. Cette peur, pour qui sait regarder, elle est omniprésente. Du côté des hommes, il y a probablement les spécialistes, mais j'en ai vu peu. Un parfois, plutôt dérisoire, humilié des «échecs» mais courant vite au suivant.

Il y a surtout la grande masse des «ambigus», ceux qui n'y auraient pas pensé, mais la peur des femmes vient leur rappeler que «c'est possible». Ceux-là guettent la sensation sans la rechercher. Ils interprètent phantasmatiquement la moindre frôlure, le moindre contact de coup de frein. Il y a, et lorsque j'observe, j'en suis, les «ah non! pas moi!».

Ceux-là multiplient les précautions pour ne jamais même effleurer une femme. Ils se livrent à de ridicules contorsions pour ramasser un journal : mais qu'elle ne pense pas que je suis comme les autres. Mais cette attention même à ne pas draguer est dragage. Dragage du regard. L'autre jour, dans le RER deux hommes genre employé de bureau moyen, discutaient à voix très forte de la question de la baise avec les auto-stoppeuses; Ils racontaient, avec des trémolos d'admiration, les aventures d'un collègue qui s'en ramassait, au moins dans leurs têtes une par jour. Ils étaient debout à côté de moi et à côté d'eux se tenait une femme, que chaque plaisanterie puante tendait un peu plus. Et à chaque fois elle rencontrait mon regard et mes mimiques réellement écoeurées pour une fois. Nous sommes descendus à la même station, elle devant moi dans l'escalier mécanique. J'ai dû courir pour la distancer de manière à dissiper le plus vite possible l'impression d'être comme les autres.

Pour les hommes, pas d'issue, les yeux sur le journal ou la culpabilité au cul.

Il n'y a que parfois une femme pour dissiper cela : celle qui m'a caressé les cheveux de Massy Palaiseau à Denfert, et qui est descendue sans même me laisser voir son visage. Parfois aussi les étrangers, il n'y a qu'eux que j'ai vu rire dans le métro.



Quand on se jette de la Tour Eiffel, ça prouve qu'on aimerait bien voler, pas qu'on aime la ferraille.

Quand on se jette dans la Seine, on fait semblant d'oublier qu'on sait nager, mais c'est pas par amour de l'eau.

Quand on se jette sous le métro, c'est différent. Il faut aimer le métro pour avoir envie de mêler le chuintement de son ventre éclaté à celui de la machine borgne.

Bien sûr, il faut avoir envie de mourir, mais ce n'est pas tout. C'est assez fascinant de mourir si banalement, en se disant qu'au pire on arrêtera la rame dix minutes, et que tout ce qui en restera c'est un billet de retard pour les salariés et trois lignes dans le Parisien Libéré.

Et puis c'est agréable, tous les jours, au bord du quai, une fois le matin, une fois le soir, avoir toute sa vie en main, pouvoir tout arrêter, le frisson de vivre dangereusement.

Quel plaisir, chaque fois que le wagon de tête est passé, que les portes automatiques claquent sur un avenir luisant, d'avoir échappé à une mort affreuse.

MONTPARNASSE BIENVENUE

Il est 6 heures du soir. On revient du boulot. Il y a du monde.

TUUUT! fait le métro

Attention à la porte

CLIC! CLAC! fait la porte

Attention au démarrage. Vite trouver une petite place pour la main sur la barre centrale...

BVOUHO! fait le métro qui démarre.

...Combien de stations encore? St Placide, St Sulpice, St Germain des Prés ...Etienne Marcel, Réaumur Sébastopol, Strasbourg St Denis... Encore 11 stations... M'énerve le mec derrière avec son attaché case contre la cuisse...

BVOUHO!

... les 2 femmes à côté discutent d'une collègue de bureau ... M'énerve ce mec... 11 stations..

BVOUHO! KSSS! St PLACIDE

... St Placide. Vous descendez? Non merci. Entrez donc... Alors ça vient ce tuüt?...

TUUUT, ATTENTION, fait le métro

CLIC, CLAC, TROP TARD, dit la porte

BVOUHO! reprend le métro

... Plus que 10. La prochaine c'est St Sulpice... L'attaché case n'est plus là... Alors cette collègue de bureau?...

BVOUHO! KSSS!

... Quoi, bvouhou, ksss? Qu'est-ce qu'il a à s'arrêter ce car, au milieu du tunnel?...

...C'est curieux ce silence... Mais qu'est-ce qu'il attend pour repartir?

...pas un grincement, ni aucun bruit familier, Pas un mot surtout. Les 2 femmes ne parlent plus... Silence... Ah non! Un type, là-bas raconte une histoire à quelqu'un. On le regarde; il chuchote, puis se tait, gêné.

... C'est long cet arrêt...

...plus un bruit. Pas même de toussotement ni de raclement de gorge. On se retient. Dans une caisse de ferraille, au fond d'un tunnel, 200 personnes dans un silence total, absurde, angoissant, fascinant.

... Ca pouvait durer des heures, quand brutalement tout est redevenu normal

BVOUHO! a fait le métro

Et on s'est remis à respirer.



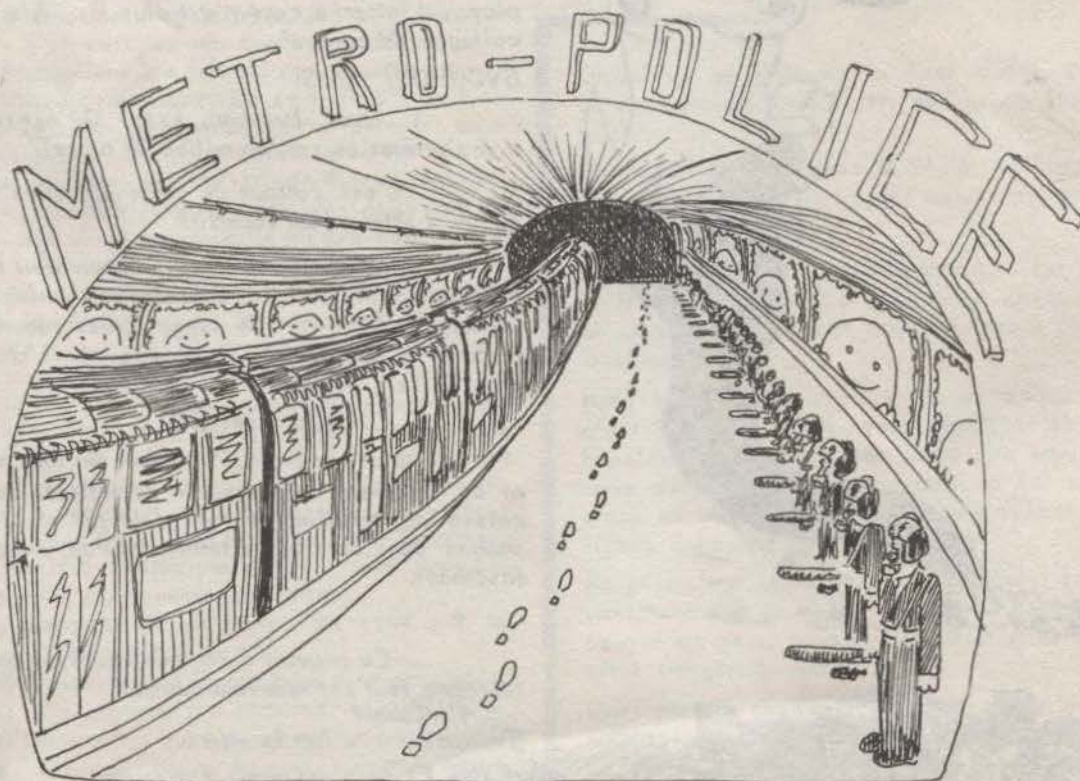
Puisqu'on nous dit que toute technique est libératrice

oh composteuse, machine automatique,
c'est la fin d'un travail mécanique
les vieux poinçonneurs s'arrêtent
grâce à toi, envoyés plutôt à la retraite;

Et, les jeunes travailleurs devenus contrôleurs
se déplacent par bandes, à l'affût du tricheur.
Devant les incessants refus de se faire composer
les nouveaux contrôleurs, les anciens poinçonneurs
ne cessent de sanctionner.

Des machines automatiques perfectionnées
quelques techniciens pour les faire fonctionner,
Une armée de flics pour nous contrôler.

Puisqu'on nous dit que toute technique est libératrice ...



le pouvoir

... incertain

Depuis quelques temps à S. et V. nous disons que ce qui pose question ce n'est pas tant la présence ou non de pouvoirs, mais la circulation obligée du pouvoir, sa capitalisation. On a vu comment la circulation obligée du pouvoir pouvait être une entrave à sa capitalisation par un homme ou par une caste.

P. Clastres, dans son dernier livre « la Société contre l'Etat » nous donne l'exemple d'un pouvoir qui bien que ne circulant pas ne se capitalise pas pour autant, c'est le pouvoir des chefs dans certaines tribus primitives. Drôle de pouvoir, que ce pouvoir des «chefs sans pouvoir». Pour Clastres les sociétés primitives ne sont pas des sociétés sans (à qui il manque) Etat, mais des sociétés qui luttent pas à pas contre l'apparition de l'Etat présenté dans les tex.es sacrés comme « L'Un sans le multiple », comme le Mal. Mais comment diable s'y prennent-elles ces sociétés primitives ?

Conscientes du danger mortel que constitue l'apparition du pouvoir coercitif les sociétés primitives ont choisi de s'affronter à ce danger plutôt que de l'incanter. Il y a, en effet, dans ces sociétés une place de chef - place enviée - occupée par un homme qui a fait, le plus souvent, preuve de ses qualités de guerrier et de chasseur; il doit être de plus un bon orateur.

Le chef est dans la Dette

Place de Pouvoir, place enviée (dans toutes ces sociétés le chef «possède» plusieurs femmes, et c'est là une richesse considérable). Ainsi, le chef, dans une position de dette inépuisée envers sa société (et non l'inverse comme c'est le cas dans les sociétés à Etat) doit payer sans fin, cette dette sous forme de cadeaux, et de discours journaliers qu'il adresse à la tribu. Voilà des tribus dont les relations sociales sont entièrement fondées sur l'échange; seul le chef, par la dette qu'il a contracté envers la tribu se situe en dehors du tissu social tissé par les relations d'échanges; il est comme le dit Clastres celui sur lequel «l'échange se rompt» le chef se trouve en quelque sorte rejeté délibérément à l'extérieur de la société, c'est cette extériorité du pouvoir qui le réduit à l'impuissance quant à sa capacité de coercition.

Bien que sans pouvoir coercitif, ces sociétés n'en comportent pas moins quelque chose qui ressemble fort à de la hiérarchie sociale : Hommes-Femmes, Adultes-Enfants. Il y a une domination spécifique des femmes par les hommes; les femmes n'ont pouvoir que sur le non-exceptionnel, le quotidien. Division sexuelle des activités qui est cependant très différente de la division sociale du travail qui sévit dans nos sociétés (pour une raison au moins, ces sociétés sont étrangères à l'Economie et au Travail); Cette Hiérarchie ne s'accompagne pas de Capitalisation de richesses des hommes au dépens des femmes.

Si Belles mais si fragiles

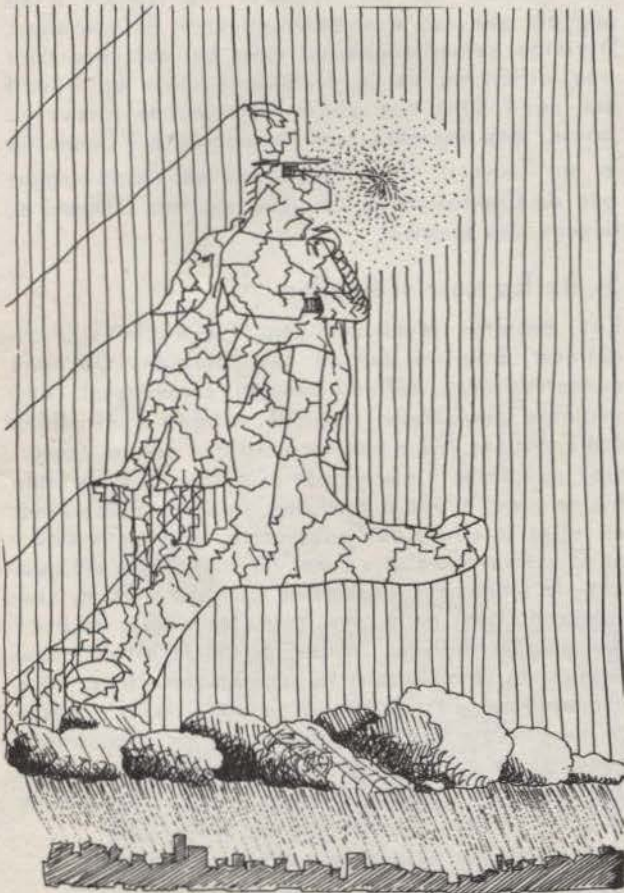
Les sociétés primitives sont des sociétés d'une extrême fragilité devant les attaques. Sociétés conservatrices, réfractaires au changement, ces sociétés sont d'une fragilité extrême confrontées à l'Extérieur. « Le pouvoir politique comme coercition ou comme violence est la marque des sociétés historiques, c'est à dire des sociétés qui portent en elles la cause de l'innovation, de l'historicité » et Clastres poursuit « l'innovation sociale est peut être le fondement du pouvoir coercitif » Et là, brutalement, nous nous réveillons. Mais cette fragilité devant l'Autre, paranoïaque, qu'est le monde blanc technicien, etc, nous n'en voulons pas. Nous, nous connaissons l'Histoire, la Science, et l'amnésie de ce passé n'a pas de sens. Inventer, Construire, sans doute pour la première fois (et alors?) une société sans pouvoir coercitif et qui admette le mouvement (une société non immobile).

Des questions plein mon sac

Pour nous, maintenant, comment se pose la question des pouvoirs dans nos groupes? de quels types sont-ils? Comment circulent-ils? Ici, un choix sans doute fondamental quant aux types de tentatives d'expériences, de jeux que nous devons nous proposer. Devons nous rompre avec le mythe égalitaire sur lequel repose une grande partie du mouvement auquel nous nous rattachons? Qui dit égalité dit d'abord égalité devant la loi; actuelle ou future; mais avant de parler d'égalité devant la loi il nous faut nous interroger sur la loi elle-même, de quelles

peurs sociales elle est le signe? de quels sacrés elle se veut la partie visible collective? des processus sociaux de création de ce sacré; Quels types de sacrés sont à l'oeuvre dans nos groupes?

La lutte contre l'autorité et la hiérarchie passe-t-elle forcément par l'appel à l'Egalité ou bien, dès l'abord par un appel à la différence (cf la Dissidence)? Comment jouer avec les différences? comment les faire jouer (plutôt que de les aplanir pour tendre vers le plus grand commun diviseur)? Comment traquer sans cesse toutes tentatives de hiérarchisation des différences?



De la Parole en milieu primitif

Dans ces sociétés conservatrices la parole du chef intervient jour après jour pour rappeler à la tribu « qu'il faut continuer à vivre ainsi que nous l'ont enseigné nos ancêtres, qu'il faut surtout ne rien

changer » Etonnement, car ici cette parole est celle du chef politique et non celle du chef religieux; le chef ne donne pas d'ordre! Comment d'ailleurs le pourrait-il puisque de toutes manières ils ne seraient pas suivis, il «manque» au chef primitif un outil (caste, institution,...) dont le rôle serait de faire respecter les ordres du chef, sans cet outil tout chef est impuissant de fait; c'est l'apparition de cet outil qui permet la naissance du pouvoir coercitif, du pouvoir d'Etat, qui va peu à peu s'arroger le monopole de la violence : l'Etat seul détenteur de la violence légale.*

Mais que disent les prophètes ?

Ils disent :

- le monde est devenu trop mauvais pour qu'on y demeure plus longtemps
- abandonnons-le pour nous installer sur la terre d'où est absent le mal.

Ce discours ne nous est pas étranger

- c'est identiquement le discours du mouvement marginal communautaire ;
- c'est à un mot près le contenu des appels révolutionnaires (ce n'est pas «abandonner» le monde, c'est le «changer»); Une légère différence cependant, dans les discours du monde occidental il y a en plus un appel explicite systématique à l'Unité; mot mythique de notre culture. L'Unité est toujours représentée comme un bien en soi.
- Cela est quand même trop peu différent du discours que nous même nous employons pour que nous ne nous interroguions pas profondément : Quels types de pouvoir les groupes comme les nôtres sont appelés à favoriser (ou à construire) indépendamment même de leurs désirs.

Le Monde est devenu trop mauvais, il faut l'abandonner (ou le transformer et à la suite des prophètes se diriger vers -construire- le monde d'où est absent le Mal. Paradis Terrestre, Communisme, Société Egalitaire,...points à l'infini. Toutes les Utopies religieuses ou révolutionnaires se donnent comme but un monde pacifié, sans conflit, sans Mal.

Paradis Perdu

Communisme Primitif

même schéma linéaire. Etat initial, état de bonheur; Perte du bonheur Premier : Eglises, Parti, Militants comme possesseur de la Vérité de cette Perte, ils sont d'une part « Ceux qui disent le désir des hommes » et d'autre part ils sont ceux qui possèdent le Savoir de la construction du monde nouveau; ceux donc, qui auraient le pouvoir, seraient ceux qui savent nous conduire de cet état initial perdu à cet état final du Bonheur retrouvé.

* cf notre haine inépuisable envers tous les Services d'ordre et particulièrement ceux des organisations révolutionnaires, Il vaut mieux tuer le Pouvoir dans l'oeuf, vieux dicton primitif !)

Un petit Tour du Côté de l'Analyse

Les analystes sont-ils des prophètes? Leur champ d'action est l'individu, c'est quand même une différence essentielle. Mais le schéma est-il si éloigné de ce que nous venons de voir?

- recherche d'un traumatisme premier, d'un déchirement initial à partir duquel plus rien ne va plus.



Portraits
de Riches
Propriétaires



Étais-ce le Bonheur avant cette déchirure? on est porté à le croire. Dans toute cure, il y a quand même tentative de réductions des conflits*, des contradictions qui existent au sein de la personnalité du patient; et une lutte pour tendre vers l'identité enfin retrouvée. Et qu'en est-il de l'analyste? silencieux, le patient a envers lui une dette perpétuelle : le devoir de parler. L'analyste, lui, est censé savoir le « désir de l'homme »; Bien sûr l'analyste annonce que la fin de l'analyse c'est la fin de son pouvoir, mais nous savons aussi de plus en plus que l'analyse n'a pas de fin et qu'en réalité l'analyste garde toujours son pouvoir sur le patient (contre-transfert ou pas) et que le seul moyen que le patient rompe ce lien c'est qu'il ... devienne à son tour analyste.

Que cela est proche, sinistrement, de ce que nous rabattent certaines théories, : fin du pouvoir des prophètes lorsque nous serons arrivés, n'est-ce pas? La destruction de l'État, lorsque la société sera enfin communiste et tout et tout.

Et Nous ? Des questions en tas.

Alors, est-ce vraiment la parole des prophètes qui, amenant à un degré d'unification supérieur, crée ou consolide l'État? Ce que nous savons de l'Histoire ne contredit pas cette hypothèse.

1789 comme naissance de l'État moderne; 1917 comme naissance de l'État supercentralisé; Remplacement du pouvoir romain par le pouvoir catholique romain, ce qui marque la fin de l'antiquité, et la consolidation du pouvoir d'État.

Des Questions ?

- Toute parole prophétique est-elle parole de pouvoir?, de pouvoir d'État (à venir)?
 - La source de ce pouvoir est-elle dans le rôle unificateur de la parole prophétique ?
 - Que serait une parole prophétique non unifiante?
- Y a-t-il des appels à la Révolte qui ne portent pas en eux le germe d'un pouvoir futur ?

Quelques réponses toutefois

- S et V, dans la Dissidence, essaye de combattre le caractère unifiant de la parole prophétique en jouant sur la différence. A la différence des indiens, nous avons à construire du « Multiple contre L'Un dans le multiple » c'est à dire, par exemple, à nous donner des règles arbitraires qui brisent l'Un, et qui produisent du Multiple. C'est vers quoi s'orientent le groupe S et V, et d'autres que nous connaissons.
- Nous n'avons plus aucune utopie positive; point à l'infini à attendre; en ce sens nous pouvons presque dire que nous n'avons pas de projet; ce qui ne signifie pas que nous sommes instantanéistes et que seul compte le moment présent. Il est d'ailleurs important de réfléchir sur le statut que nous donnons à ce « projet-non projet »
- les indiens encerclaient le chef politique pour annuler son pouvoir coercitif; Comment faire de même, maintenant, avec « nos prophètes »?
- D'une certaine manière le discours du mouvement dans lequel nous sommes insérés, s'il est bien de « dire le désir des hommes », ne prétend d'aucune manière « savoir comment aller vers ce point à l'infini du Bonheur retrouvé.

* Certains camarades pensent au contraire que la psychanalyse - pas la cure, mais la théorie de l'analyse nous permet de nous accepter « en morceaux » et loin de reconstituer une personnalité unifiée, nous aide à nous vivre « éclatés ».

retour chez les indiens

Les chefs perdent, les prophètes gagnent

Les Tupi Guarani peuplades de l'Amérique du Sud ont vu leur univers changer radicalement au XV et XVI siècle.

- Tout d'abord la population augmenta sensiblement ce qui signifie que les systèmes régulateurs démographiques lâchaient.

- Puis les chefs « jouèrent au chef » c'est à dire qu'il y eu tendance au passage du pouvoir non coercitif de ces chefs à un pouvoir coercitif. Pour contrecarrer ce phénomène de partout se levèrent des prophètes les Karai, qui en appelèrent littéralement à la destruction de la société. D'immenses migrations religieuses suivirent ces appels qui brisèrent le pouvoir naissant des chefs. Mais ce faisant, les prophètes firent, ce que jamais aucun chef n'aurait espéré : ils unifiaient dans la révolte la diversité multiple des tribus *

« Les prophètes armés de leur seul logos pouvaient réaliser cette chose impossible dans la société primitive : unifier dans la migration religieuse la diversité multiple des tribus... l'acte insurrection-

nel des prophètes contre les chefs conférait aux premiers, infiniment plus de pouvoir que n'en détenaient les seconds » Et Clastres pose ici la question « Dans le discours des prophètes gît peut-être en germe le discours du pouvoir et, sous les traits exaltés du meneur d'hommes qui dit le désir des hommes se dissimule peut-être la figure silencieuse du Despote. Parole prophétique : Aurions-nous là le lieu originnaire du pouvoir tout court, le commencement de l'Etat dans le Verbe ? » Que cela résonne à nos oreilles !

Voilà qui nous concerne en propre.

« - Le monde est devenu trop mauvais pour qu'on y demeure plus longtemps.

- Abandonnons le pour nous installer sur la terre d'où est absente le mal. »

* Comme cela nous rappelle l'Unification des 12 tribus d'Israël, et leur transformation en « le peuple d'Israël », dans la révolte contre les Egyptiens !

P. Clastres : La Société contre l'Etat. Ed de Minuit

Notule 2 Différence et intégration

«Quand les noirs se réclament de leur négritude, je ne crois pas que ce mouvement corresponde à l'affirmation de différences vraies. Je crois au contraire qu'il constitue un moment dans l'intégration à la société moderne » (René Girard).

En effet, plus près de nous, on peut penser à la diffusion nationale des gadgets culturels bretons, ou à l'étonnant succès de la valeur «femme en voie de libération» dans cette société mâle.

En elle-même, la revendication du droit à la différence, à la spécificité, est une contradiction dans les termes. Tant qu'il reste une instance auprès de qui revendiquer, cette instance est unifiante et le discours de la revendication est son discours.

L'Etat ne parle plus la langue du vieux libéralisme politique. Il parle toujours de l'Un, il n'en connaît pas d'autre. Mais la langue de l'Un n'est plus maintenant un discours de sens, elle est un code, un système. La seule chose que demande un système pour fonctionner est que chaque partie soit spécifiée. «Inventez vous une place, mais n'en sortez pas», tel est maintenant le discours de l'Etat.

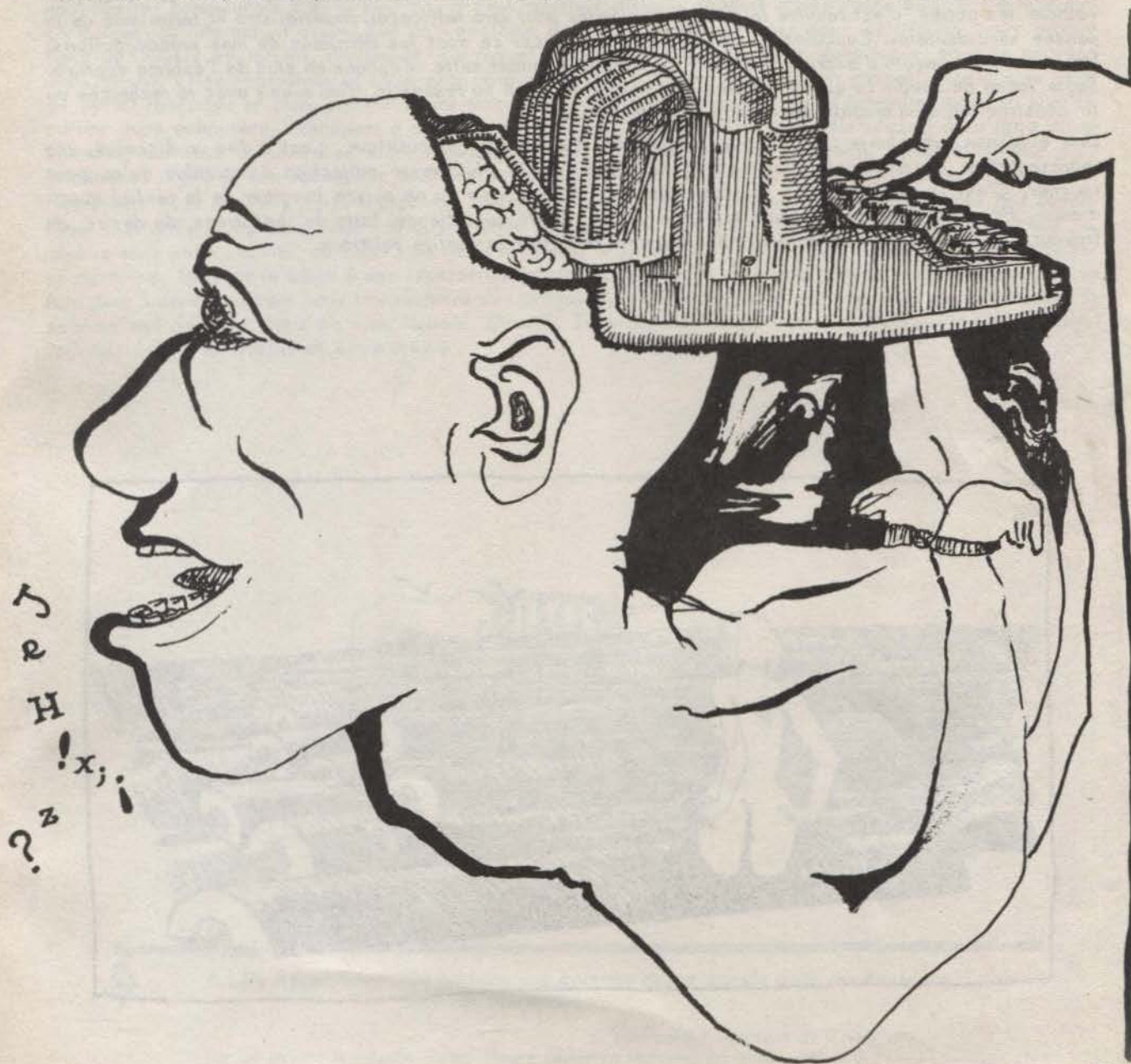
Notule 3 Culture parallèle aux USA.

La bonne marche des réseaux parallèles (soins, bouffes, écoles...) aux USA est un exemple de ce que nous venons de dire. Tant que ces réseaux ne sont pas en place, on peut les croire porteurs de toutes les virtualités révolutionnaires ou utopiques, trouver même dans ces virtualités la raison de leur difficulté à naître.

Mais les voilà en place, et qui fonctionnent bien, aux USA. Miracle. Miracle et déception.

LE MYSTERE SOCIAL S'ÉPAISSIT ...

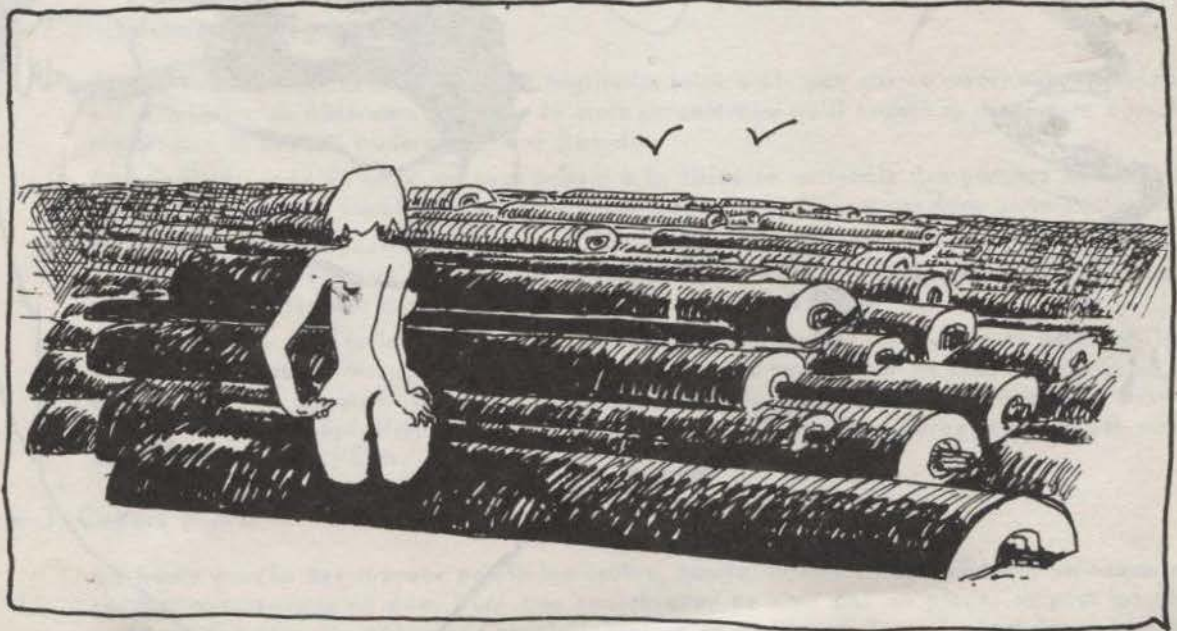
Quelque chose de rassurant dans la dernière campagne électorale. Des non-votants et pas de position publique contre les élections. Bien sûr, on a laissé une petite place dans un coin pour la traditionnelle déclaration de la Fédération Anarchiste. Folklore, les derniers Sioux de la réserve! Il est vrai que les non-votants auraient eu bien du mal à se trouver des porte-voix - mais je veux croire (ce n'est peut-être qu'une illusion que la prochaine cérémonie électorale va détruire), que c'est de propos délibéré et non à cause de la censure ou par honte qu'ils n'ont pas voulu envoyer quelques instrumentistes supplémentaires dans l'orchestre. Pendant une campagne électorale, les discussions ne peuvent que renforcer le processus électoral. Peu importe ce qu'on veut dire pourvu qu'on fasse du bruit avec les autres. Le contenu idéolo-



gique est d'abord dans le rituel bien plus que dans les détails de la cérémonie. L'abstentionnisme militant n'est qu'un programme, il sera comptabilisé, statistiqué, réduit à une abstraction catalogable, et par là non inquiétante. La multiplicité non classifiable, non réductible, fait toujours peur. Peut-être un jour, les politiciens découvriront-ils la vertu calmante d'un candidat anti-électoraliste? Si danger il y a, ils se feront moins difficiles sur la nature des candidats et ils accepteront un tel bouffon. C'est alors qu'on découvrira totalement le merveilleux de cet outil, sa parfaite cohérence interne, sa parfaite circularité. Et le plus curieux de l'histoire, c'est que ce sont ceux qui ont le plus fortement désiré le changement de notre société qui ont gorgé cet outil qui sert tellement bien à empêcher tout changement. Il est vrai qu'ils n'auraient peut-être pas fait cela tous seuls et que certains spécialistes les ont bien aidés. C'est probablement la plus fabuleuse escroquerie de l'histoire.

En voulant critiquer la mécanique électorale, on se place immédiatement dans la position de l'accusé qui veut prouver son innocence, du fou qui gueule qu'il est sain d'esprit. Le pur bon sens voudrait que ce soient ceux qui font tant de tapage qui s'expliquent, alors qu'il semble «naturel» que leur tapage soit. Obliger le «fou» à se justifier, c'est déjà l'enfermer dans la «folie» et par là même protéger le reste encore «normal» du corps social. Critiquer la mécanique électorale c'est entrer dans le champ politique pour convaincre les autres, c'est réduire la réalité en «vérité» pour être «efficace». Impérialisme et terrorisme de la pensée «occidentale». Convaincre, prouver, être «efficace» ce sont les dernières de mes préoccupations. Uniquement le besoin d'exprimer ce que j'ai ressenti pendant cette campagne en plus de l'énorme déprime. Seule façon de savoir ce que les autres eux-mêmes ont bien pu ressentir. Rien à voir avec la recherche ou la construction d'un modèle de société non électorale.

Une évidence aveuglante : pendant les élections, il n'y a que du politique, c'est à dire un discours, une représentation généralisante, unificatrice au niveau de la plus vaste collection d'individus qu'on peut toucher. C'est la représentation la plus abstraite, la plus vide qu'on puisse imaginer de la réalité quotidienne. Prise au piège du discours politique, notre réalité quotidienne, faite de sensations, de désirs, de frayeurs, nous devient étrangère et nous croyons ressentir la réalité politique.



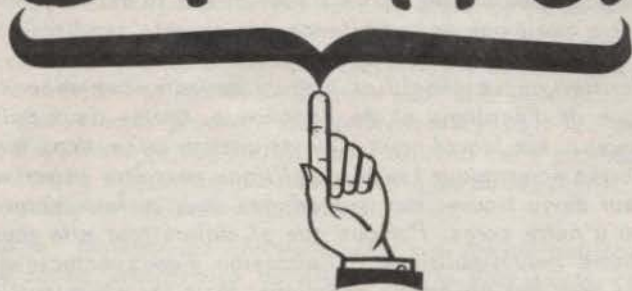
C'est nous éloigner de nous-mêmes et regarder avec méfiance cet autre que nous venons d'éjecter. Cette fois ci, en fait de politique, nous avons eu droit à une grande première, le baptême de l'écologie politique. Depuis quelques années se développait de plus en plus parmi nous, un malaise, signe évident de désirs de changement, de désirs de vivre autrement, de voir autrement, de manger, de parler, de baiser, de dormir de rire autrement, d'utiliser notre énergie autrement qu'en travail... Certains veillent au grain. Vite on forge comme on peut quelques outils, quelques mots : environnement, rotation des tâches, animation culturelle, autogestion, cadre de vie, culture populaire... On sort en vitesse un vieux mot : écologie. On en espère un miracle. La scientification de nos désirs, cela semblait suffisant pour nous calmer. Mais ces désirs sont trop hétérogènes, trop contradictoires pour que la Science soit suffisante pour la réduire à une abstraction unique et l'écologie allait se terminer rapidement en déroute. Seule la Politique pouvait réussir là où la Science risquait de s'embourber lamentablement. L'Ecologie est devenu Politique. Processus identique à celui que le XIX^e siècle a connu avec l'Economie Politique. Bien sûr, Dumont n'a pas la belle envergure de Marx et le boulot a été un peu bricolé. Mais il faut dire à sa décharge que le personnel administratif qu'il a trouvé pour l'aider n'avait pas la compétence des experts syndicalistes. Mais enfin le résultat n'est pas trop vilain pour le peu de temps dont il disposait. A nouveau tout se brouille. Ce qui, par nos désirs, commençait à se «clarifier», à se simplifier jusqu'à devenir «compréhensible», est à nouveau compliqué. L'interaction diabolique de l'écologie et de l'économie, toutes deux politiques, nous plonge dans un univers mystérieux, dangereux, sur lequel nous n'avons aucune prise, dans lequel nous ne pouvons nous sentir. Crise écologique et crise économique (seul le politique peut-être en «crise»), jouent pour nous un ballet fascinant et notre douleur devra trouver des subterfuges pour se faire entendre, mais sa signification nous échappera, échappera à notre corps. Parions que si malgré tout elle réussit à se faire «comprendre», on nous inventera un autre bidule-politique à l'occasion d'un spectacle électoral encore plus grandiose. Il y a là des débouchés pour des novateurs astucieux. Mais les vieux outils ne sont pas encore totalement usés et il n'y a pas d'urgence. Quand quelque chose nous trouble, réveille en nous des sensations non intégrables dans notre vie quotidienne (celle que la société nous impose, ou que nous nous imposons dans notre société, au choix), un désir d'enfant, la parole d'un fou..., l'écho est violemment amorti et détourné, laissant la place à une «sensation» abstraite de beauté. Lorsque cela ne marchera plus, on en fera une Science puis on nous développera des programmes d'Esthétique-Politique. Pas de difficultés, le schéma est au point, Marx l'a bien figolé. Beauté, Science, Politique, trois étapes du «progres» culturel (social) face à la vitalité de notre utopie.



➤ A Lire Absolument . On cherche une baraque assez grande dans les environs nord de Toulouse.

L'équipe de Survivre et Vivre
(celui qui nous envoie la meilleure réponse recevra un abonnement à . . .)

POST HUMUS



Ca faisait un moment déjà (on va commencer à le savoir) que j'avais un contentieux avec la police, des regards lourds d'équilibre.

Tantôt à l'occasion d'un contrôle de personnalité, c'était un flic qui lâchement, me dévisageait, m'humiliait d'investigations méticuleuses dans mes cartes, mes poches ou mes habitudes - alors qu'à l'évidence elles étaient en règle, bien sûr, précaution élémentaire, le vice allait jusqu'à m'inviter à partager les soupçons sociaux qui se portaient sur moi.

Je ne me rebiffais jamais, j'endiguais comme une caisse, sans pour autant me dénoncer, à quoi bon.

Tantôt c'était moi, alors à l'abri d'un véhicule ou patient derrière la vitre d'un bar, qui par bravade les déroutais, en imprécations aussi apocryphes que tonitruantes. Mais toujours la violence s'équilibrait. Tout aurait pu longtemps persister dans ces va et vient de stérile routine, sans grand risque de part et d'autre.

A cette époque, le programme de bien être sur lequel le Président avait été convoté assurait au peuple l'attachement indéfectible de l'Etat en tous temps et lieux. Et le cours du peuple s'écoulait, lent et docile, et on le mesurait en long en large et en profondeur, mais on ne rigolait pas des masses. Le Ministre de la Police avait tôt illustré cet idéal par la pratique de sondages officiels - plutôt ponctions sur les marges - d'une brutalité délibérée et en des circonstances prises au secret de l'art et des lois informatiques. Ces pointages rituels nous avaient accoutumés, malgré l'avis émis des plus grands humanistes alimentaires, d'où une certaine popularité contre le prince.

A plusieurs reprises au cours de ces belles soirées, le même scénario s'était déroulé sous mes yeux, assez près de moi chaque fois pour m'avoir physiquement ébranlé, sans parler des éclaboussures. Ca se passait comme ça : à un moment, la foule était sillonnée par un affleurement de tension. Ca se précisait vite, et ça marchait au pas, ça sentait l'organisation.

Et soudain clac, trois quatre chocs caoutchoutés et précis, quelqu'un s'effondrait. La victime était abandonnée à la nation qui se refermait, préoccupée d'autres projets.

deux coups de sifflet, une impulsion dans les fréquences pour justifier les gadgets, un numéro sortait, on se demandait bien pourquoi; puisqu'on n'avait pas encore de numéro sur le dos, mais il paraît que c'était des formalités, pour la loi ou quoi.

Dans ces circonstances, la conduite à tenir autorisait l'émotion. A la terreur première succédait assez vite une sorte de délectation, comme l'annonçaient les notes d'information largement diffusées dans les foyers par le Comité central de la Sécurité Sociale sur le thème ah qu'il est doux de ne pas recevoir de coup de matraque quand tout s'agite autour de vous.

je finissais par m'abandonner aux délices mous de ces échappements, sans toutefois aller jusqu'à pratiquer ces exercices d'assuétude au bonheur unique vantés par voie de lois publicitaires.

Ma révolte sous le boisseau peu à peu sourdait par soupapes foireuses, et ça n'en finissait pas de se retenir de vouloir tout péter.

Un jour à un retour de fête, j'eus une altercation avec un brigadier qui ressemblait à mon père.

- Banal accident de l'adolescence, mais à nos âges, ça compte.

- Cet espèce d'enculé à moustaches fut assez perspicace pour saisir une lueur de réprobation dans mon regard alors que ses confrères de sang tabassaient devant moi un jeune voyou, après lui avoir déglingué sa bécane à coups de pompe. Le vieux maton dégoutant me saisit par la manche et me glissa : - Ça ils aiment pas ça, qu'on touche à leur chignole, hein ?

Et ce disant me tapotait le pneu du bout de la godasse, suggestif.

Tout à coup, là, moi qui revenais du travail ah non pardon je m'y rendais, ce fut plus que je n'en pu supporter, allez savoir ce qui se passe dans la tête des gens.



D'une forte bourrade, je lui fis lâcher prise, et avec l'élan ainsi pris, je roulai à quelques pas de lui, déjà pédalant. L'effet de surprise fut tel, que j'eus envie de marquer le point. Je hurlai quelques insanités bien senties, et vous mettriez vous à ma place si ça vous amusait.

Par la suite, tout se précipita.

Ce fut un étonnement, la première fois, de voir à l'autre bout de rapides éclats faire tache rouge sur

l'uniforme. D'abord un flic, puis un autre, un autre encore. Très vite, ça a été dix flics. Et pas question de faire comme si de rien n'était, ni de prendre les gens à témoin en leur disant : écoutez, c'est idiot toute cette histoire, vous avez bien vu ce qui s'est passé, c'est regrettable mais qu'y puis-je ? A l'évidence, les gens se méfient lorsqu'ils apprennent que dix flics sont morts qui ont eu affaire à vous.

Et puis ce fut vingt flics, trente flics.

Bien sûr, je mentirais en disant que je n'ai pas joué de toutes ces morts. Les dix premiers, je me les suis choisis. Après, ce fut banalement de la survie. Chaque fois que l'un d'eux me cherchait, il n'y avait pas d'hésitation, de lui ou de moi, c'était moi qui, et lui coi. Mais pas vraiment d'exaltation chez moi, pas la tranquille sérénité du justicier. A notre époque, se trouver mêlé sans un solide alibi à la mort d'une trentaine de flics n'a jamais rendu serein.

A vrai dire, je ne faisais que fuir depuis le début, d'un jeu mortel aussi pour moi bientôt. Lorsque je dus m'enfoncer dans le bois la peur m'emportait sans conteste. A la minute, toutes les polices du coin furent sur les dents, sans parler de la Gendarmerie de Guerre civile. Moi qui ai toujours détesté le roman policier, me voilà servi, et dans de beaux draps dans le genre linceul.

Alors je me mis à penser à une mort brutale, sans pouvoir faire autre chose que m'y préparer. Un court instant, la possibilité de m'en tirer me caressa : me dresser assez loin de la première ligne et en terrain dégagé, les mains ostensiblement levées sans arme et attendre l'arrestation.

Non, impossible. La simple idée, elle même peu plausible, d'être inculpé, le cortège de détentions, vexations, convocations, interrogations, merci ; une vie de procès en attendant, au mieux à bref délai au pire après un long perpétuel, la guillotine, la barbe. Personne en bonne santé mentale n'eût à ma place pu s'y résoudre. Et puis surtout, il y avait quatre vingt dix chances sur cent, pour ne pas dire plus, que ça se passe beaucoup plus simplement : le premier qui me voit me dégomme.

j'atteins là de mes réflexions quand le bois s'anima et il se fit tard. Il fallut faire vite, pour retenir Achille de rattraper la tortue. Plus que deux solutions, et ma tête qui refusait stupidement la certitude de la mort.

La première fut d'attendre les cognes à me toucher, et alors comme un diable surgissant hurler au milieu d'eux. Mais quelle consolation dans l'erreur judiciaire, une fois mort, fut-ce tué par réflexe de peur, dans un détournement de vengeance ? Comme jamais, le prestige d'une radiodiffusion ne suffit

pas à m'enrôler. Un peu las de jouer les héros pour le (grand) soir, je me serais bien contenté de ne pas mourir.

Alors l'alternative ?

Je ne saurais décrire sans emphase les palpitations qui me recroquevillèrent contre l'humus. Je notai à quel point l'odeur de feuille de mousse et d'humidité que j'ai toujours aimée fut celle de la mort, mais rassurante, nourricière dans un cycle familial.

Je ne sais plus très bien si j'entends les froissements des feuilles écrasées par la botte ou si c'est le battement à mes tempes, ni quelle nuance distingue l'extrême terreur de la jouissance extrême qui s'y coule.

Dans ce fractionnement du temps infime, je ne pus démêler l'après déjà, l'encore avant et le seulement pendant. La délectation fut sans doute suffisante pour engouffrer le pas plus de réalité bottée casquée. Et au moment où je me pinçai, corde ultime à mon arc, des fois que je rêverais, je ne sentis que des fibres légères, je ne fus plus que tissu ligneux qui songe de se pincer.

Moi-trame végétale, m'enfonçai dans la terre des miennes, sous poids de quatre vingt dix kilogs de basse police.

Tandis que l'autre côté du miroir du stade, je me déglue végétal, ouf.

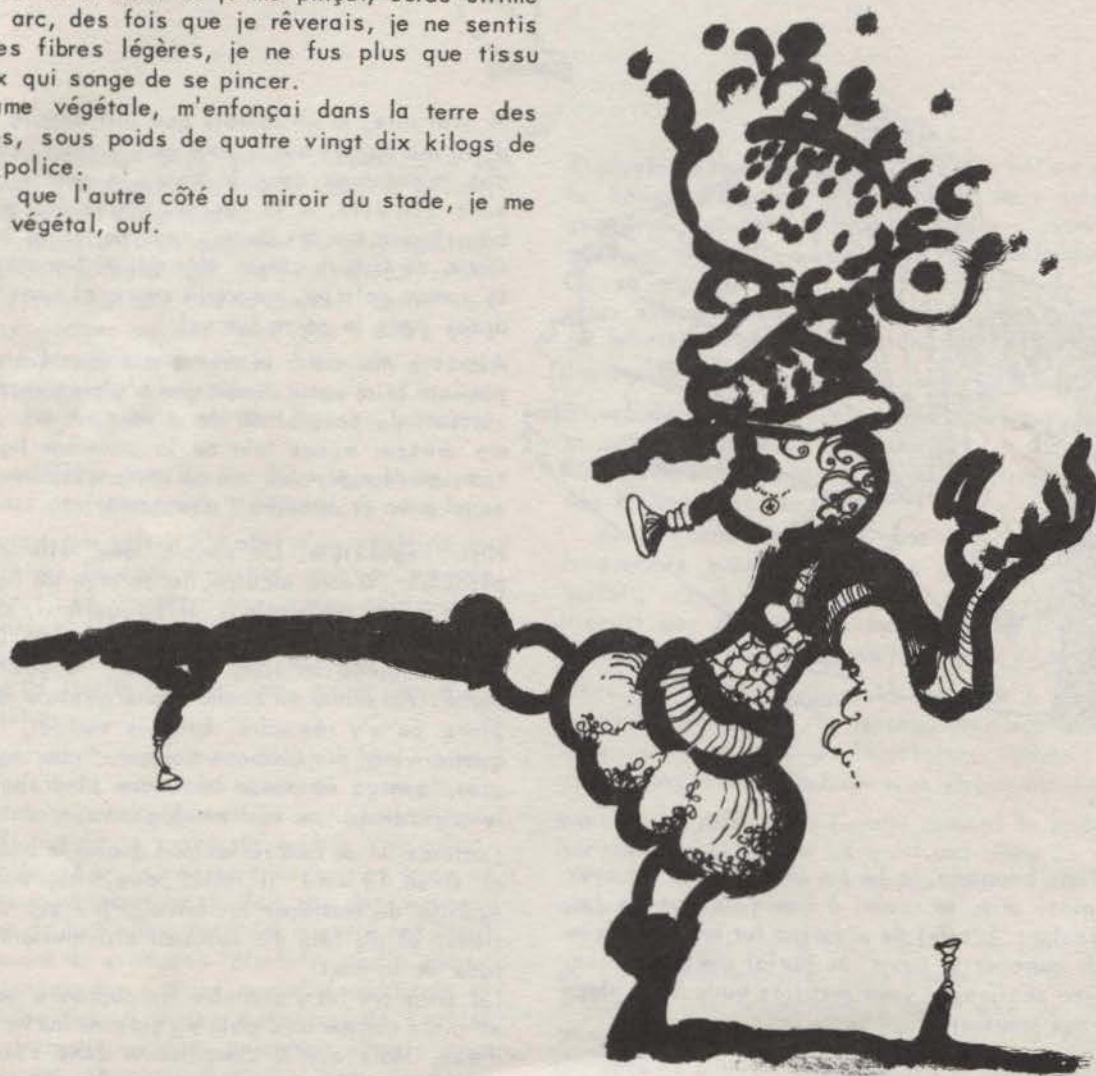
Feuille morte, je suis, sorti du monde d'enquête.

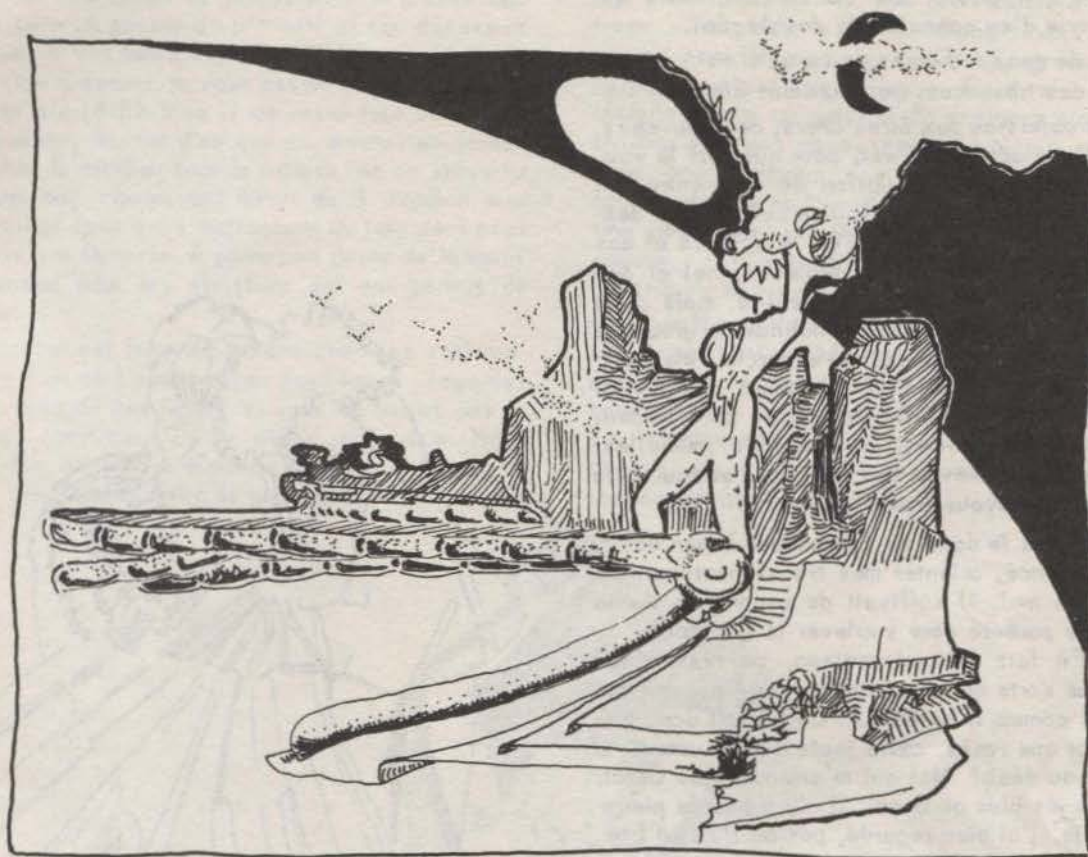
Pendant quelques instants encore, des impressions contradictoires m'agitent, à moins qu'il n'y ait rien que le vent...

D'abord le plaisir de ne pas me sentir mort, c'est bien agréable, même si moi a eu un petit accident de parcours, comme qui dirait de la chirurgie esthétique. Ensuite le serrement d'avoir tellement, tellement changé.

Terreur, jouissance, je reconnais là un compost familial, il y a de ces attaches, entre les feuilles et nous.

Feuille morte : une sordide sérénité, le lent pourrissement, la symbiose avec les éléments, parfois une liaison avec un être, toi qui me prendras peut être pour ma couleur, ou mon odeur, ou mes frissons dans tes doigts.





Mais vais je attendre d'y tomber en poussière ? Comment s'y résoudre ? Un flirt avec un amusant asticot m'ouvrit une porte que je m'empressai d'enfiler. Je franchis tour à tour les échelons de la chaîne écologique, par acquit de conscience. Chaque fois que j'assimilais un état, le temps d'inventorier pertes et gain génétiques et prout, me voilà à l'échelon suivant. Il va bien falloir que je trouve l'assesseur qui colle ces grades là.

La suite, j'en perds un peu la trace. Il faut dire que le rythme de mes transformations s'accéléra, au point que je crus pouvoir dégager une loi d'accélération uniforme de la métépsychose. Voilà bien

une loi, mais brr ... pas très rassurante, surtout quand on imagine la fin désincarnée que lui ont donné les conteurs orientaux du zen : le nirvana c'est pas de la tarte.

Mais bientôt, 'soulagement, plus de rythme identifiable à mes métamorphoses. Combien de temps passai-je à papillonner ainsi, planant au creux des communautés, me fixant tel un abcès au noeud des rapports de production, parcourant les valves surchauffées des couples, entrant dans la culotte des femmes, et ressortant cigare, pataugeant, coulant, volant. Les seules règles : mes désirs; les seules contraintes : les encombrements de circuit. Car il

n'était pas rare de faire la queue pour les moments les plus choisis. Je me rappelle un détail, j'en fourmille : il y avait presse généralement à l'entour du pouvoir. Beaucoup de vieux fantasmes, beaucoup d'obsessions calamitées, mais quelque beauté parfois, enfin son ombre, sur ce versant, mais qui donnait envie d'en connaître le double réel.

Beaucoup de gens, au cours de ce qu'il est convenu d'appeler des absences, parcouraient ainsi en fantômes des objets ou des êtres chers, des souvenirs, le corps d'une actrice. C'est, pour qui sait la voir, la plus inextricable circulation de flux entre les formes, où l'on voit se bousculer cul nul par dessus chemise des grands noms de la science et des minettes, des michés à l'air professionnel et des professionnelles angéliques. La réalité, mais c'est cela, une sorte de tour de babel habitée de grouchos marxs, où l'on reconnaît tel aigle perché, bienveillant fictif sur l'épaule d'un théoricien peu lu, tel grec au giron de tel ethnologue. A part Lacan, environné de lui-même, et quelques imbéciles, chacun se promène avec ses fétiches, et tout cela tintinabule fort joyeusement.

Peu à peu j'eus le désir de commander à mon désir, et par récurrence, orienter mes transformations. Ça marchait pas mal, il suffisait de trouver la bonne structure de parenté pour soulever le fil occulte du passage. En fait de comparaison, ça ressemblait plutôt à une sorte de jeu d'aimant, où A pouvait circonvenir B comme B enjôler A. Ce n'était donc que cela, le pot aux roses, cette joute amoureuse de la volonté et du désir! Moi qui m'attendais au Graal, je ne m'attends plus au Graal. Il n'y a pas de pierre philosophale, j'ai bien regardé, pas de Palais'Été je commence à en avoir ma claque d'être tout chose.

Voyons voir comment ça se trifouille, cette machinerie, et qu'on change de sujet. La volonté dit-elle, eh bien usons-en donc, et alonzy alonzot. Toute volonté concernée, j'ai la faiblesse d'avoir un corps des vêtements, et d'y habiter en tant que untel né le temps, et ça me plairait assez de retrouver tout ça, et comment dire. Ah oui, les flics, oh depuis, ils n'ont pas du me trouver, ils se laisseront. En attendant, je décrète prescription, et attention à la date limite fraîcheur fenêtre après, toute revendication sera irrémédiablement forclosée.

Et c'est ainsi que de hantises en fantasmes et de fantasmes en spectres, ma révolution me ramène, et en revenant, je m'y retrouve, à peine décalé, dix centimètres. Bon sang mais c'est bien sûr, au lieu de s'échiner à vouloir faire coller la réalité à ses fantasmes, ce qu'il faut c'est hanter ce que l'on aime.



Aujourd'hui que j'écris, beaucoup de mots me sont familiers, les autres s'approprient. Mais quel est donc ce manque autour de moi? Eh bien je cherche. Voyons, il va falloir s'improviser, on ne va pas garder toutes ces portes ouvertes, ni tout ce linge scoriacé. La tentation est forte d'annoncer un programme en ces temps de crise, mais je n'aime pas le côté pète en gueule du pionnier ni son désespoir désavoué. C'est beaucoup plus simple quand il n'y a plus rien à avouer, je vous assure. Qu'est-ce qu'il me reste alors? Eh bien il me reste tout ce que je peux désirer. Autant dire que ce «reste» et gardez pour vous la pitié et tout le tralala, ne se présente pas trop mal, comme qui dirait qu'il prend à leur propre piège ceux qui s'accrochent au tout dont nous n'aurions que le reste. A peine, un geste de la main une pensée pour les divisions qui ont permis ce reste-là.

La tentation est forte de me chercher des continuités, par l'un ou l'autre moyen homologué - regardez voir au bout de ces lignes si vous ne voyez pas la main qui écrit ça - j'aime aimer, pas vous. Nous avons des amis, des connaissances se lient, j'y prends intelligence avec de clairvoyants souterrains

Nous rêvons ensemble des mêmes amours, nous en bâtissons d'autres - Regardez autour de vous, ces réseaux qui se nouent - Oh, mais n'est-ce pas là un désir qui me passe depuis belle lurette, mais si je vous assure, et que je vois tout de go, imaginez ma surprise, se cavalier devant moi avec une jeunesse, et cul nul; et me voilà parti derrière qui le ratrape - Imaginez la suite - Dans toutes les métaphores sociales en cours, édifices, structures, citadelles, quelque chose remue. On attend que ça se lézarde : non ça grésille Et craignez vous que ça se fissure? non ça se sussure. Alors vous armez vous pour colmater ces brèches, et talocher ces sacripants, le peuple, quoi, eh bien ça vous dégouline dessus, et n'ouvrez pas votre parapluie, il est saboté - Il y a encore des biscuits - gare à la répartition - et nous ne sommes pas les plus fous en cette galère - Va falloir qu'ils s'attendent à de la résistance, du côté de la manche à oppression, nous n'abandonnerons rien, Il est difficile d'en dire plus sans montrer la couleur de sa queue ou la taille de ses chaussettes. Cela, ça dépend de beaucoup de choses, mais si ça doit intéresser quelqu'un, c'est seulement quelques intimes.



**EL FATH L'AMOR
EL FATH PAS LA GUERRE**

Monsieur Clastres défend la science . . .

Il reprend la vieille critique des sociologues de gauche : Un discours, ici l'ethnologie, qui prétend être de la science, contient un jugement de valeur, ethnocentrique. Mais lui, par quel miracle arriverait-il vierge devant les sociétés primitives ?

Pourquoi n'avoue-t-il pas son désir, son parti pris antiétatique, et qu'il cherche dans ces sociétés une image de sociétés sans pouvoir ? Pourquoi cette honte devant le je veux, je désire ? Ça ne l'empêcherait pas d'être rigoureux, éventuellement de reconnaître que ce qu'il désirait y trouver n'y est pas...



UN TEMPS COMME RYTHME

Temps, rythme. Vie, musique. Parler du temps comme on parle de la musique. Appréhender notre temps autrement. Non plus comme temps passé, temps à faire fructifier comme capital. Non pas le projet opposé à l'immédiat, non pas l'instant opposé à la durée, mais en musiques. Jouer du temps comme de la musique, jouer notre temps. Ni le calme opposé à la violence; ni le temps passé vécu comme souvenir, temps à jamais perdu. Aucune note de musique n'est morte d'avoir été trop jouée. Soyons musicien, inventons notre musique.

Ce temps linéaire que l'Occident a produit m'angoisse. Temps à consommer, c'est un temps marchandise; il renforce - sinon crée - mon angoisse de la mort. La mort et le temps cela va toujours ensemble. La mort est refoulée de notre culture, elle a même fui nos cimetières, les cimetières de notre culture sont loins, tristes, vides.

J'ai un compte personnel à régler avec le capital et sa culture : le temps qu'il définit est un temps que je hais, temps linéaire; Je ne veux pas non plus choisir le temps cyclique des sociétés primitives. En aise-je la nostalgie ? temps de l'éternel recommencement, ce temps ne peut être le nôtre. Nous avons à créer notre propre temps. Créer notre temps, le vivre, savoir en parler. Il faut savoir parler de notre temps, je ne veux pas vivre sans voix, en muet.

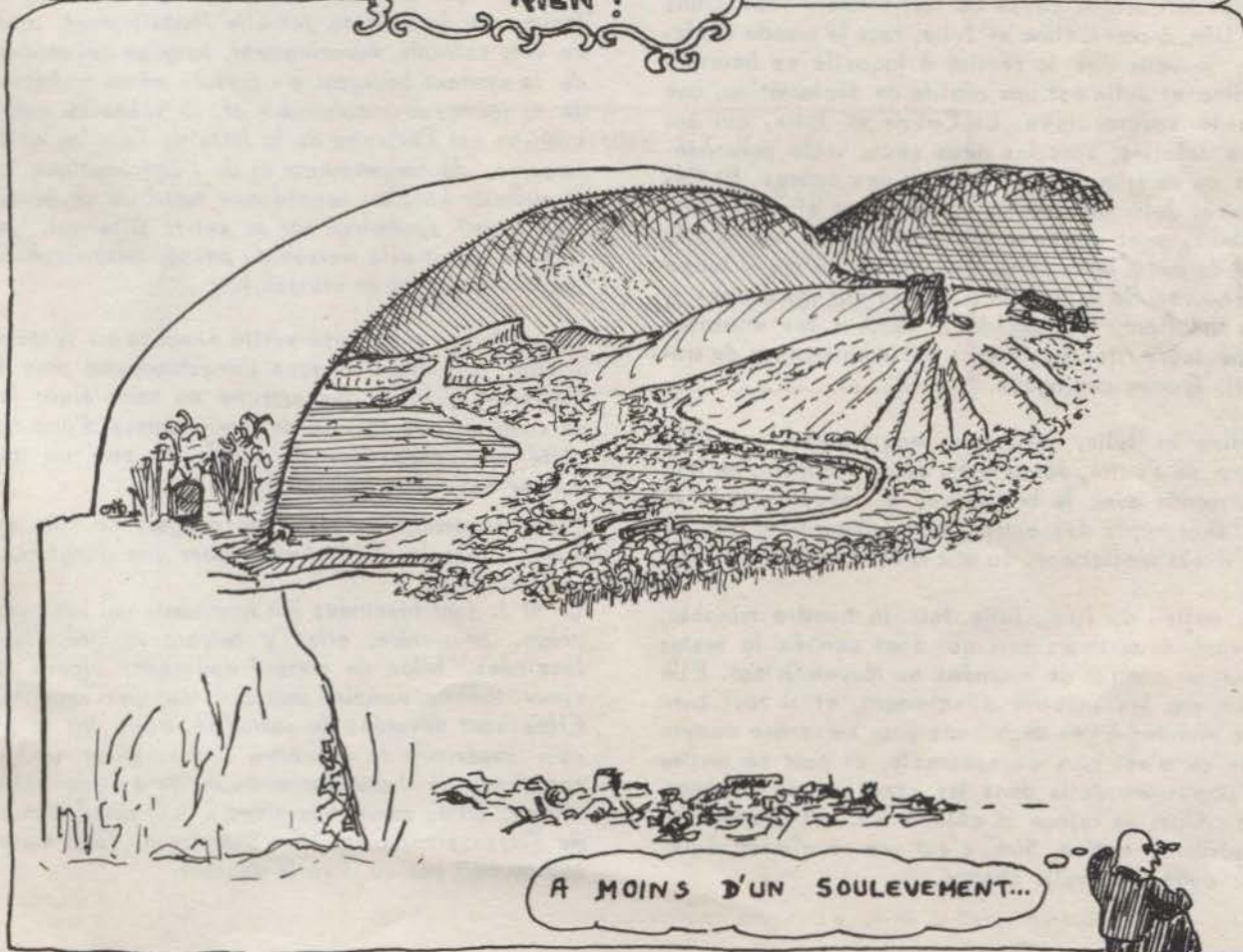
La musique, rythme. Il y a des moments pleins, entièrement, des moments précédents, qui résonnent, comme la musique qu'on entend encore longtemps après qu'elle se soit tue.





DU HAUT DE MES DIMANCHES
SEMBLABLES, J'OBSERVE LA
SEMAINE, MORNE PLAIN

RIEN !



A MOINS D'UN SOULEVEMENT...

le bateau de celine et julie

Alice : « Moi, j'me demande si y a un peu d'verai dans ton histoire »...

Julie : « Alice..., c'est vraiment le pays des merveilles ».

Les Kritikakouatiques de cinéma nous disent que M. Rivette fait des films sur le spectacle; que M. Rivette est obsédé par le problème de la création artistique. Les Kritikakouatiques ne savent pas que la société est du spectacle, et ne comprennent donc pas que M. Rivette ne nous parle pas de l'art mais de quelque chose de terriblement réel. Dans ce film, à part Céline et Julie, tout le monde déclame, je veux dire la réalité à laquelle se heurtent Céline et Julie est une réalité de déclamation, une réalité spectaculaire. Et Céline et Julie, qui ont l'air folles, sont les deux seuls vrais personnages de ce film, les autres sont des ombres. Et Céline et Julie dansent et jouent, avec et contre ces ombres, avec et contre les mots de ces ombres : le jeu de mots, chez elles, est une danse sur le langage boursoufflé et mort des ombres qui les dominent, les habitent, les obsèdent, veulent les entraîner dans leurs rites funèbres : mariage, contrat de travail, drames conjugaux.

Céline et Julie, aériennes, magiciennes par désir l'une de l'autre, détournent, déconstruisent, se font un monde avec le bric-à-brac d'idées, de mots et de sentiments des autres, de seulement le dire ce qu'il est réellement : du bric-à-brac, et rien de plus.

Au milieu du film, Julie fait un numéro minable, devant deux impresarii qui sont censés la tester pour un contrat de tournées au Moyen-Orient. Elle finit par les insulter directement, et il faut bien dix minutes à ces deux cons pour se rendre compte que ce n'est plus du spectacle, et pour se mettre à poursuivre Julie dans les escaliers de Montmartre. Ainsi se rejoue le célèbre « C'est une révolte étudiante? » « Non, Sire, c'est une révolution » qui est notre plus belle chance.

Tu opposes à un monde social en représentation des personnages vécus, authentiques, tels deux papillons se posant sur le ruban de l'Histoire, sans être eux-mêmes des animaux de l'Histoire. Si ce film est terriblement réel, c'est justement parce que C. et J; ne sont pas a-historiques; on pourrait les qualifier de « modernes », directement issues de la société actuelle (habillement, mode de vie, solitude, déracinement, langage déconnecté de la syntaxe bourgeoise - parfois même archétype de la jeunesse acculturée - cf. la scène du café). Le film est l'histoire de la lutte de l'ancien et du moderne, du contemporain et de l'anachronique, ou le premier vole au second tout motif de se perpétuer (motif symbolisé par la petite fille qui, une fois soustrait à la maison du passé, métamorphose les marionnettes en statues.)

Le moderne, et non une vérité exogène au système social, fait irruption dans l'anachronisme pour le subvertir, pour le déconstruire en transférant les personnages du théâtre de marionnettes d'une société moribonde dans un musée de cire où tout danger est définitivement écarté.

C'est important de parler de danger; ce film est aussi l'histoire de la lutte contre une dangereuse séduction.

C. et J. sont fascinées par la maison qui est aussi piège, souricière; elles y entrent malgré elles, fascinées, elles en sortent épuisées, vidées (le vieux théâtre vampire pompant leur personnalité). Elles sont dévorées de curiosité, elles ont un besoin impérieux de connaître la fin. Elles se font complices de la domination avant de dominer elles-mêmes. Elles servent la pièce à tour de rôle avant de l'assassiner ensemble - histoire du valet-maitre qui ne sait pas qu'il va le devenir.

POUR UN RESUME SUCCINCT

- Au niveau du groupe S et V, il est toujours «ouvert» et il continue de se réunir le mercredi à 20h 30, 6 rue CHAPPE» 75018 PARIS.
- Au niveau de l'écrit, on continue aussi, et on décide de publier deux types de textes :
 - . des textes courts ronéotés beaucoup plus en liaison avec ce qui se passe pour nous dans le groupe, ou bien en liaison avec des événements extérieurs.
 - . des brochures beaucoup plus complètes sur un sujet déterminé

On demande aux abonnés qui désirent recevoir ces textes et brochures de nous écrire. Ceux qui ne sont pas abonnés peuvent (c'est même souhaité) nous écrire pour recevoir ces textes (qu'ils nous envoient des timbres, cela nous aidera)

On aimerait bien sûr que vous nous écriviez d'autres choses intéressantes et pourquoi pas aussi les textes que vous écrivez. Ainsi on espère, un peu, changer les rapports que nous avons eu avec ceux qui lisaient S et V.

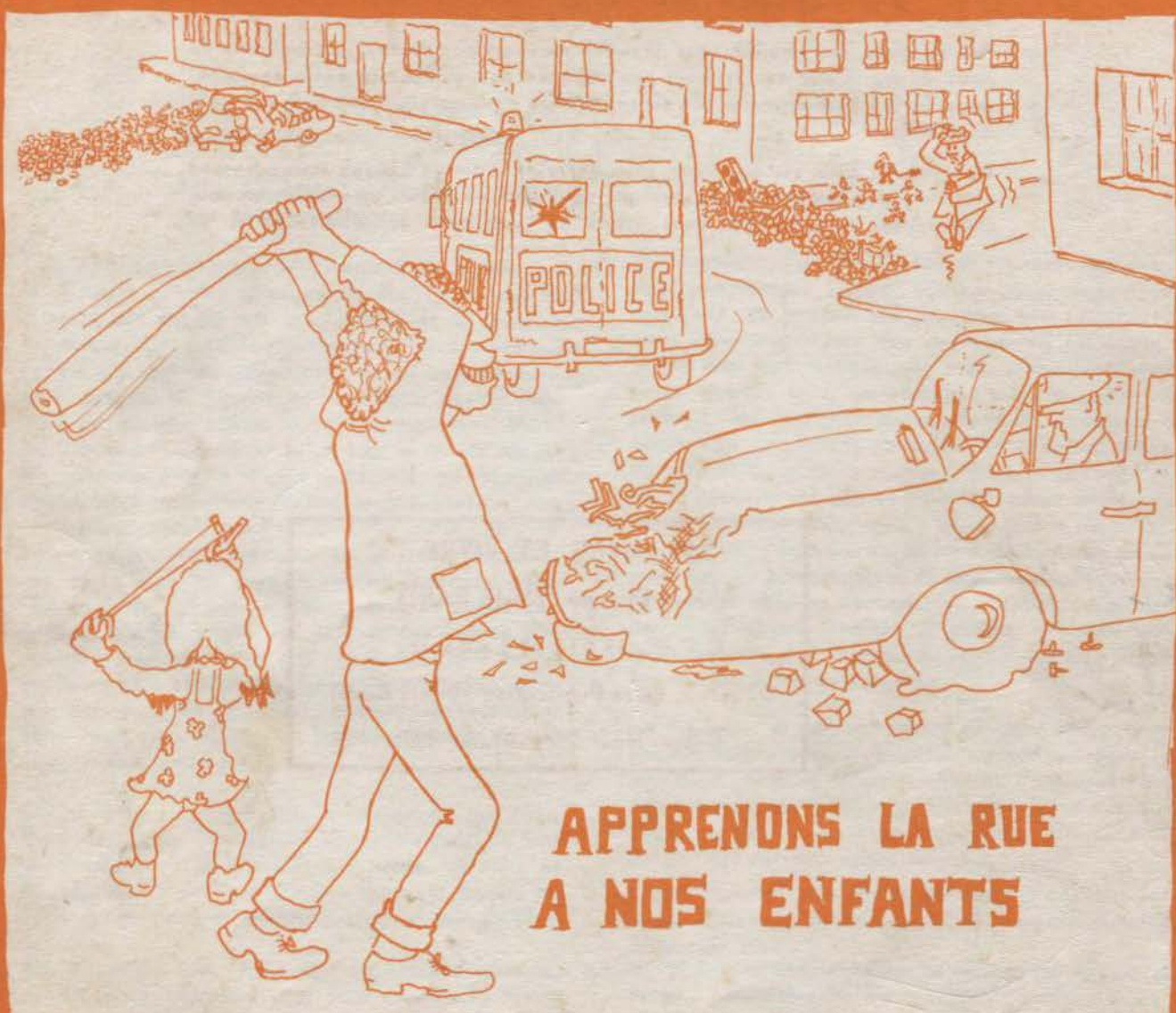
SURVIVRE ET VIVRE

6 Rue Chappe 75018 PARIS

C.C.P. 33 017 48 La Source

Directeur de la Publication : Denis Guedj

Dépot légal 2^o trimestre 1975



**APPRENONS LA RUE
A NOS ENFANTS**